

LUCIEN ARNAUD

SOLDAT AU 4^{ème} RÉGIMENT DE ZOUAVES

M. GRAIS-BRUGUIERE

*« Ce que nous avons fait, c'est plus qu'on ne
pouvait demander à des hommes et nous l'avons fait. »*

(M. Genevoix)

Dans le contexte des commémorations du centenaire de la Grande Guerre, en 2013, l'association *Sommières et son histoire* a lancé dans son bulletin un appel à don, relayé par les Archives municipales. Le résultat de la collecte a dépassé toutes nos espérances. De nombreuses personnes de Sommières, de Villevielle, de Fontanès, de Boisseron et d'autres localités voisines sont venues proposer de très nombreux documents ayant appartenu à leur père, à leur grand-père ou à un membre de leur famille.

Grande Histoire et chroniques familiales se mêlent au gré des documents personnels conservés précieusement dans des malles, dans des greniers ou dans des armoires. La collecte de

cette mémoire est constituée essentiellement de correspondances, de photographies, de petits carnets couverts d'une écriture fine, témoignages de la vie quotidienne au front. On y découvre également de précieuses informations sur la vie des familles restées au pays. Tous chargés d'une évidente valeur testimoniale et patrimoniale, ces documents constituent autant de sources précieuses pour l'histoire du conflit.¹

Ces soldats de vingt ans, nos aïeux déjà lointains, sont en réalité bien proches de nous... Notre volonté, cent ans après la Grande Guerre, est de rendre hommage à tous ces jeunes hommes en retraçant l'itinéraire de ces anonymes arrachés à leur famille et à leurs occupations quotidiennes pour être précipités dans la brutalité de la guerre.

Le parcours que nous évoquons ici est celui du zouave Lucien ARNAUD, qui a laissé une abondante correspondance.

Lucien est né le 22 décembre 1893 à Mèze, dans l'Hérault. Il est le fils de Justin Arnaud, ferblantier de 36 ans, originaire de Narbonne, et de Marguerite Célas, 29 ans, sans profession. Sa fiche matricule² signale qu'il exerce la profession de tonnelier. Il fait partie de la classe 1913. Le Conseil de Révision, qu'il passe à Montpellier, le déclare « *bon pour le service* ».³

Le 29 novembre 1913, Lucien est incorporé à Tunis au 4^e bataillon du 4^e Régiment de Zouaves en garnison à Bizerte.⁴ Jusqu'à la déclaration de guerre, il cantonne en Afrique du Nord.

Les régiments de Zouaves sont des régiments d'unité d'infanterie. Ils doivent leur nom à la tribu kabyle des Zouaouas,

¹ Tous les documents ont été numérisés et photographiés par les Archives communales de Sommières.

² AD 34 /1R 1260

³ Depuis 1905, la durée du service militaire est portée à 3 ans.

⁴ Le 4^e Régiment de Marche de zouaves (RMZ) était stationné à Tunis (caserne Saussier et La Manouba) et à Bizerte (caserne Japy).

ou zwawa, qui offrit ses services à la France en 1830 lors de la conquête de l'Algérie. Au milieu du XIX^e siècle, le recrutement se modifie: les autochtones forment les régiments de tirailleurs alors que les zouaves, que l'on appelle familièrement les « zouzous », sont recrutés parmi les soldats d'origine française. Leur devise est :

« Être zouave est un honneur, le rester est un devoir ».



Les zouzous
Carte postale (collection M. Grais-Bruguière)

Leur uniforme se compose d'une chéchia de couleur garance ornée d'un gland coloré, d'une courte veste bleu foncé, sans boutons, d'un gilet bleu foncé sans manches, d'une large ceinture de toile longue de trois mètres, de culottes bouffantes plissées de couleur rouge vif, de guêtres blanches et de jambières. Ils peuvent porter un turban blanc. Cette tenue, inadaptée aux combats du front occidental, est réformée en 1915. Les zouaves sont, à partir de cette date, dotés d'une tenue de drap kaki-moutarde.

Le 4^e Zouaves a été créé en 1870 sur les restes du Régiment de Zouaves de la Garde Impériale. Après avoir participé à la défense de Paris en 1870, il est envoyé en Algérie puis, à partir de 1882, en Tunisie, pays qu'il ne quittera plus avant la campagne du Maroc et la Guerre de 1914.

Depuis mars 1914, le 4^e Régiment de Zouaves, formé de sept bataillons, est commandé à Tunis par le Colonel Pichon. Les 1^e et 2^e régiments font campagne au Maroc tandis que le 5^e Zouaves cantonne près de Paris à Rosny-sous-Bois.



Insigne du 4^e Zouaves

En août 1914, le 4^e Régiment de Marche de Zouaves (RMZ), constitué par les 3^e, 4^e, 5^e et 11^e bataillons, fait partie de la XVI^e armée. Le 4^e Zouaves appartient à la 38^e division d'infanterie qui comprend la 75^e brigade (1^{er} Zouaves ; 1^e et 9^e bataillons de Tirailleurs), la 76^e brigade (4^e Zouaves -où se trouve Lucien- ainsi que les 4^e et 8^e bataillons de Tirailleurs).

Les 3^e et 4^e bataillons du 4^e RMZ sont acheminés de Tunis à Alger par chemin de fer.

Le 9 août au matin, on embarque les gros bagages, les chevaux, les mulets ainsi que les compagnies de mitrailleuses sur

L'Alsace et sur le *Félix Touache*. Les hommes rassemblés place du Gouvernement rendent les honneurs au drapeau puis s'embarquent à leur tour.

Le 10 août, sept paquebots escortés par trois cuirassiers, *le Suffren*, *le Gaulois* et le *Saint Louis*, quittent la rade d'Alger pour traverser, tous feux éteints, la Méditerranée. Le 12 août, ils débarquent à Cette⁵ où ils sont, le soir même, embarqués en train pour Paris. Ils y arrivent le 14 et s'acheminent à pied vers Noisy-le-Sec où le régiment cantonne. Là, on effectue les opérations de mise sur pied : équipement des hommes, distributions de vivres, de munitions...

Le matin du 16 août à 7 h, musique et drapeau en tête, le colonel Pichon et ses zouaves partent à pied pour la gare de Bercy. Sur leur passage ils reçoivent une véritable ovation :

« A leur passage la foule les acclame, la musique joue, le drapeau flotte, les fleurs volent, elles panachent ou ornent les selles des chevaux, les fusils des hommes. Paris croit à la promptitude de la victoire et les zouaves, rayonnants sous le rouge des chéchias, campés dans la blancheur de leurs sarouels, répondent avec crânerie aux vœux de la foule. »

Le train achemine les zouaves vers la Belgique envahie depuis août 1914. Les alliés se portent au secours des belges en situation difficile. Le régiment formé par la réunion de ses quatre bataillons entre en contact avec l'ennemi le 23 août, dans la région de Tarcienne, au sud de Charleroi.

⁵ L'ancienne orthographe de « Sète » a été utilisée jusqu'en 1927.



Lucien Arnaud en Tunisie lors de son service militaire au 4^e Zouaves
(Collection famille Arnaud)

Devant des « *forces supérieures en nombre* »⁶, les Français font retraite dans un certain désordre. Le Journal de Marche du Régiment signale des routes encombrées, des villages abandonnés devant l'avance de l'ennemi, des soldats « *isolés, d'armes et de corps différents(...) que le régiment récupère* ». Le régiment se perd en raison « *d'un brouillard épais accompagné d'une petite pluie continue* ». Les hommes effectuent des marches harassantes sans qu'on leur distribue un quelconque ravitaillement car celui-ci parvient « *irrégulièrement, très tard ou pas du tout* ». Ils sont épuisés ; la démoralisation qui les gagne les rend « *momentanément moins aptes qu'au début à une vigoureuse offensive* »...

La retraite s'effectue vers la rive droite de l'Oise où le régiment essuie à nouveau le feu de l'ennemi. Il réplique par d'héroïques offensives à la baïonnette dont on ne peut tirer parti à cause de l'absence de « *toute artillerie française sur le terrain* ». Les pertes sont nombreuses : 354 hommes tués, blessés ou disparus, soit environ le tiers de l'effectif total!

Ce désastre s'explique par le fait que « *aucun élément d'artillerie française n'était présent alors que de magnifiques objectifs se présentaient(...)* Ce défaut de liaison entre l'artillerie et l'infanterie est cause de nombreuses pertes et nous met nettement en état d'infériorité vis-à-vis des Allemands. »

Le régiment se replie sur la Marne autour de Montmirail puis de Provins. Les Français cessent de reculer et livrent, du 5 au 12 septembre 1914, la bataille de la Marne à laquelle le régiment participe. La victoire de la Marne est suivie de combats qui se poursuivent dans le secteur du Chemin des Dames.

Plus à l'ouest, en Belgique, les Allemands, désireux de contrôler les ports de la mer du Nord, étendent leur aile droite et

⁶ Toutes les citations sont extraites du Journal de Marche et Opérations (JMO) du 4^e RMZ. SHDGR- 26 N 840/5bis

s'emparent d'Anvers le 9 octobre. Les alliés ripostent : c'est « *la Course à la mer* ». La guerre atteint la Flandre occidentale.

A la fin du mois de septembre, le régiment est acheminé en train vers Dunkerque et les Flandres belges pour appuyer les Belges et les Anglais.

L'armée se positionne sur un front de quarante kilomètres le long de l'Yser. La situation est critique. Les défenseurs se replient derrière la voie ferrée Dixmude-Nieuport.

En même temps, pour endiguer la percée allemande, le Haut commandement belge reprend une tactique déjà utilisée à plusieurs reprises: l'inondation de la plaine. Les écluses de l'embouchure de l'Yser sont ouvertes le 26 octobre, laissant pénétrer une énorme quantité d'eau qui inonde le polder de la rive gauche, de Nieuport à Dixmude, ce qui oblige les Allemands à se retirer sur la rive droite. Deux vastes étendues d'eau séparent les armées ennemies, alors que dans le saillant d'Ypres, le front traverse de petites collines.

Fin 1914, la ligne de front se stabilise et ne subira plus de modifications fondamentales jusqu'en 1918. La Guerre de mouvement est devenue Guerre de position. En Flandres, le talus de la ligne ferroviaire devient tranchée de première ligne. On y aménage des abris et des constructions de briques et de béton. Les soldats s'installent dans la guerre. De part et d'autre, ils aménagent leurs défenses, s'enterrent et se préparent pour une guerre longue.

Au début de 1915, le régiment est en position à proximité de Nieuport-Ville, dans la région des dunes où il mène de très durs combats pour la défense d'Ypres que Guillaume II a juré de conquérir. Les zouaves et les troupes coloniales aux côtés des régiments alliés résistent farouchement et enregistrent de très

nombreuses pertes, parmi lesquelles Jean DOMERGUE⁷ de SAUSSINES, décédé à Ypres le 14 janvier 1915 des suites de blessures.



Les défenses en Flandres du côté de Dixmude
Carte postale (Collection M. Grais-Bruguière)

Pour toute la première période de la guerre, nous n'avons pas de lettres de Lucien. Nous savons avec certitude qu'il est sur le front belge à partir de décembre 1914, envoyé vraisemblablement avec les renforts.

Les premières lettres que nous ayons datent du printemps 1915, alors que le front de Flandres continue d'être le théâtre d'offensives au cours desquelles l'ensemble de la zone du front et une partie de plus en plus importante de l'arrière-pays sont systématiquement bombardés et ravagés.

⁷ J. Domergue était soldat de 2^e classe au 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique. Il avait 24 ans.

Le 23 avril, à cinq heures du matin, le capitaine de Clermont-Tonnerre, officier de l'État-major du groupement de Nieupoort, vient informer que deux bataillons du 4^e Zouaves sont mis en alerte. Le 3^e bataillon (bataillon Pruneaux, stationné au camp de Mitry) et le 4^e bataillon (bataillon Bonnery -dont fait partie Lucien- stationné à Coxyde-les Bains) sont envoyés en renfort du côté d'Ypres. La veille, 22 avril, les Allemands ont utilisé pour la première fois les gaz asphyxiants⁸ dans la région de Pilcken-Langemarck, sur un front de 7 à 8 km.

Le 35^e régiment de Génie allemand a creusé des tranchées de première ligne entre Bixchoote et Langemark pour y placer des bouteilles de gaz chargées de 150 tonnes de chlore.

Le général allemand Berthold Von Deimling était, en avril 1915, à la tête du XV^e Corps d'armée devant Ypres. Dans son livre « Souvenirs de ma vie » il évoque le moment où il reçoit des instructions pour utiliser les gaz :

« Au début de mars, on se mit à installer dans les tranchées avancées les sinistres bouteilles en acier(...) Au milieu de mars, on avait fini d'installer les bouteilles ; nous attendîmes les vents favorables(...) Le 22 avril, les troupes à notre droite procédèrent à une attaque par les gaz contre le front Nord et le front Est du saillant d'Ypres. A 6 h du soir, le gaz s'échappa en sifflant des cylindres d'acier et un nuage épais de chlore verdâtre fut poussé par le vent du NE contre les lignes ennemies. Ce fut une véritable catastrophe; partout où les nuages empoisonnés apparurent, les défenseurs canadiens ou coloniaux français cherchaient à échapper par la fuite à une mort certaine. Tous ceux qui étaient dans la tranchée de première ligne périrent étouffés. Derrière le nuage, s'avançaient les colonnes d'assaut allemandes

⁸ Les premiers gaz utilisés en avril 1915 sont des gaz chlorhydriques. C'est à partir de juillet 1917 que les allemands utiliseront dans la région d'Ypres, le gaz moutarde, aussi appelé " Ypérite ".

qui enlevèrent tout jusqu'à la ligne Steenstraat-Langemark. Plus de 50 canons tombèrent entre nos mains. Si, de notre côté, nous avions disposé de réserves suffisantes, nos troupes auraient pu percer le front et arriver jusqu'à Ypres.⁹ »

Les alliés de la 87^e division d'infanterie territoriale, la 1^e division canadienne et la 45^e division coloniale du général Quiquandon sont victimes de cette première attaque. La surprise est totale. Asphyxiés, aveuglés, sans protection aucune contre cette arme chimique, les Français qui tiennent le flanc nord du saillant d'Ypres paniquent et reculent pour tenter d'échapper au nuage de gaz mortel. Les pertes humaines sont considérables : 15 000 soldats sont plus ou moins gravement gazés, 5000 d'entre eux périssent.¹⁰

La seconde bataille d'Ypres a débuté. Elle va durer cinq semaines, du 22 avril à la fin mai.

Le 23 avril, profitant de la surprise et de la panique causées par les gaz, les allemands parviennent à franchir le canal de l'Ieperlee et font une percée dans les lignes alliées au Nord d'Ypres. Les Zouaves sont envoyés pour colmater la brèche.

⁹ Général Von Deimling *Souvenir de ma vie -du temps jadis aux temps nouveaux* Aubier, édition Montaigne Paris 1931.

Le général Deimling affirme dans ses mémoires que « *la mission d'empoisonner l'ennemi comme on empoisonne les rats me fit l'effet qu'elle doit faire à tout soldat honnête : elle me dégoûta* » mais qu'il a fait taire ses objections personnelles.

¹⁰ Au lendemain de cette attaque, la France dénonce l'Allemagne qui, signataire de la convention de La Haye de 1889, a commis un crime. L'Allemagne se défend en dénonçant l'existence dès 1914 de grenades suffocantes chez les français.

Le 23. à 7^h du matin, les 3^e et 4^e B^{ns} cantonnés :
 le 1^{er} au Camp de Mitry, le second à Coxyde-Plage
 avaient été enlevés et transportés par voie rapide dans
 la région d'Ypres où les Allemands prononcent une
 vigoureuse offensive sous la protection de gaz délétères
 (Vapeurs de chlore ou de brome) qu'ils produisaient et
 lançaient sur nos troupes au moyen d'obus asphyxiants et
 de batteries de tubes installés en avant de leurs tranchées.
 Les relèves des 3^e et 4^e B^{ns} sont momentanément suspendues.
 Voir ci-après relation des actions du 23 avril au 6 mai
 auxquelles ont pris part les 3^e et 4^e B^{ns}.

Journal de marche et d'opérations du 4^e Zouave, 23 avril 1914.
 SHDGR/ JMO 26N839/3

« Le 23 à 7h du matin, les 3^e et 4^e bataillons cantonnés : le 1^{er} au Camp de Mitry et le second à Coxyde-Plage avaient été enlevés et transportés par voie rapide dans la région d'Ypres où les allemands prononcent une vigoureuse offensive sous la protection de gaz délétères (vapeurs de chlore ou de brome) qu'ils produisaient et lançaient sur nos troupes au moyen d'obus asphyxiants et de batteries de tubes installées en avant de leurs tranchées... »

Le 24, le bataillon Bonnery, qui attaque en direction de Lizerne, progresse de quelques centaines de mètres avant d'être stoppé par un déluge d'artillerie. Sous des bombardements violents, les zouaves organisent le terrain.

Le 26, ils parviennent à s'emparer de la première tranchée allemande, stoppant ainsi l'avance ennemie. A l'est, les allemands avaient progressé de quelques centaines de mètres à plusieurs kilomètres, se rapprochant un peu d'Ypres dont les habitants avaient fui, laissant les ruines de la ville entre les mains des anglais.

Lucien raconte les combats à sa famille dans plusieurs lettres. Le ton est chaque fois différent, mais les lettres se complètent.¹¹

« 5 Mai 1915 – Chers Parents –

(...) depuis le 23 Avril jusqu'à hier le 4 Mai, je me suis battu comme un lion. J'ai eu la chance de m'en sortir ! Vous pouvez croire que nous avons fait des pertes aux allemands ! Nous (en) avons mis hors de combat quarante mille, sans compter les blessés, rien que les tués et les prisonniers. Enfin nous commençons à les tenir.

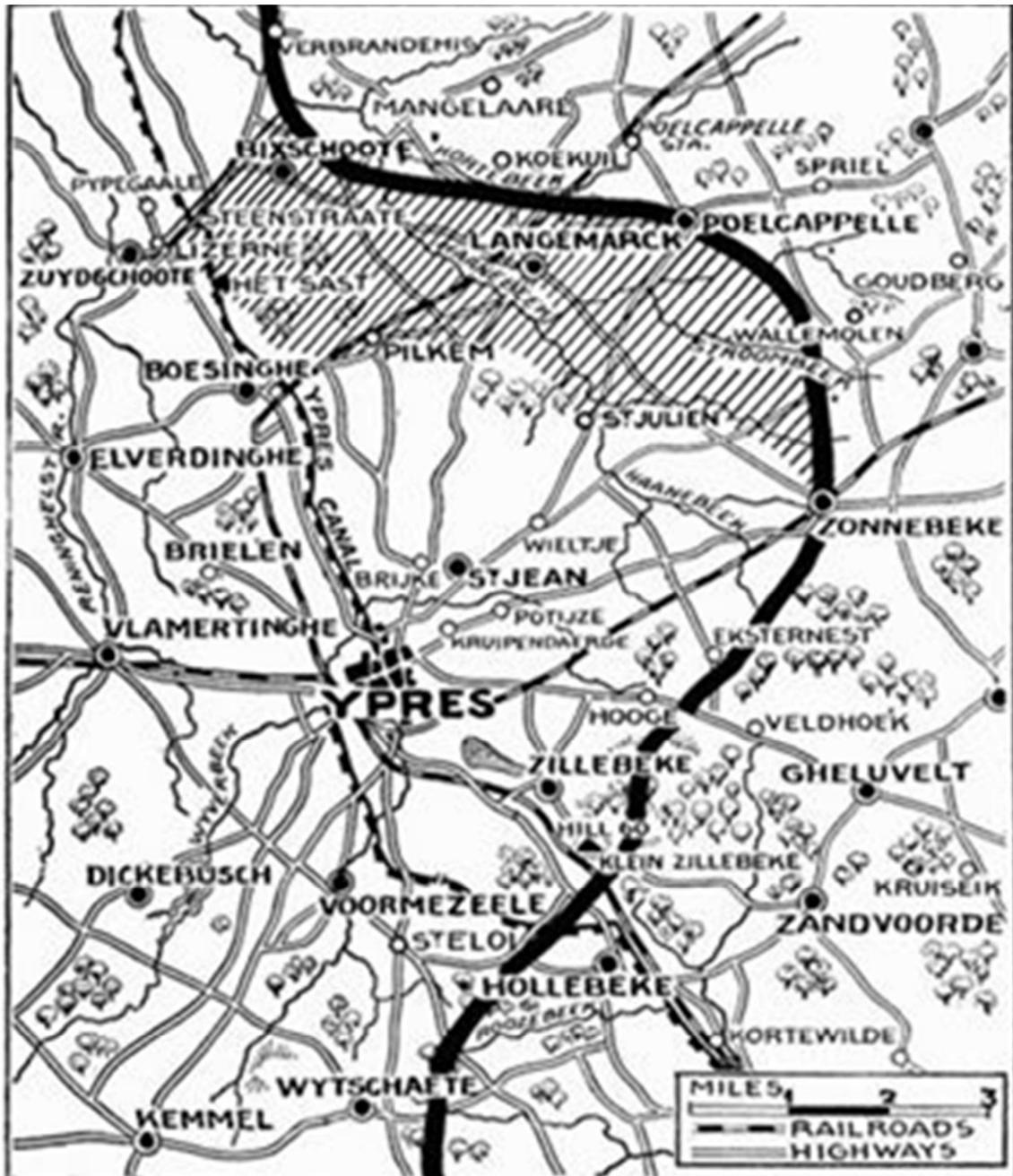
Je vous dirai qu'ils ont cherché à nous asphiscier; mais ils n'ont pas réussi¹². Ils nous ont envoyé de toute sorte d'obus (...) Nous partons demain en autobus, mais je ne sais pas où nous allons. Je vous le dirai tout de suite où nous serons.¹³ (...) On en a eu beaucoup de blessés ; les boches, on les trouvé dans les tranchées coupés en deux. Quand ils se voyaient perdus, ils levaient les bras en l'air pour ce rendre. Mais nous autres, on les tue tous car ils ont trop fait de mal. Ils nous disent qu'ils sont camarades avec nous pour que nous ne les tuons pas, mais toutes ces histoires ne prennent pas. C'est le contraire, il n'en faut plus de cette race !

Il faut espérer que tous les combats que je ferai, je m'en sortirai sain et sauf (...) Au moins chers parents ne vous faites pas du mauvais sang car j'ai toujours du courage et je me porte bien pour le moment. Nous craignons l'été pour les maladies car vous pouvez croire que les odeurs commencent à venir. Mais il faut espérer que ça finira bientôt cette guerre. Cela ne peut pas durer. On commence à en avoir assez ! »

¹¹ Les lettres de Lucien sont transcrites dans leur intégrité.

¹² Allusion à l'attaque aux gaz du 22 avril.

¹³ Les rescapés des 3^e et 4^e bataillons ont été relevés le 4 mai par le 48^e RI et transportés par chemin de fer à Coxyde-bains où ils cantonnent.



Région au Nord d'Ypres où eut lieu, du côté allemand, la première attaque de gaz de combat (zone en hachures)

Ypres et les batailles d'Ypres

Guides illustrés Michelin des champs de bataille ; 1921



Monument aux premières victimes des gaz. Ypres.
Inauguré en 1929 et détruit en mai 1941 par les allemands.
(Collection privée)

« 6 Mai 1915 – Chers Parents –

Je m'empresse de vous écrire pour vous dire que je viens de recevoir les deux colis à la fois et tout intact. Vous pouvez croire que j'ai été content ! Je vois que vous pensez à moi.

Vous me dites que Papa est triste de cette guerre. Je le comprends, car c'est affreux de faire venir un fils jusqu'à 20 ans et de se le voir enlevé. Je pense à vous souvent, surtout quand il vient 7h du soir. Mais, chers Papa et Maman, que voulez-vous

il me faut défendre la Patrie comme un bon citoyen.(...) Vous avez un bon fils et un fils qui marche bien. Jamais vous n'aurez de désagrément à cause de moi (...)

Je viens encore d'assister à de grands combats et me suis bien défendu. Papa et Maman, partout nous avons été bien reçus, comme des rois car nous avons arrêté l'offensive des boches.

Sans nous, nous étions foutus, vous pouvez le croire, car les belges ne valent plus rien ; ils ont abandonné les tranchées. Ils ne cherchent pas à résister comme nous les Zouaves. Aussi nous sommes les bienvenus et sommes les amis de tout le monde, les plus renomés pour la baïonnette et l'endurance.

Oh! si je pouvais être auprès de vous pour vous raconter de vive voix, je vous ferai tomber des larmes; car je ne vous dis pas tout, cela vous ferait trop de peine !

Tous les bataillons vont nous rendre les armes pour avoir bien combattu et bien marché. Nos officiers sont contents, surtout les généraux, et nous appellent « les enfants ». Tout se passe en famille, ce n'est plus comme en caserne. Ici tout le monde est parent car ils ont plutôt besoin de nous.

Ce sont 2 bataillons seulement, le 3^e et le 4^e, qui ont arrêté l'offensive des boches. Nous sommes arrivés juste à temps. Nous nous sommes battus sans être soutenus par l'artillerie(...) Nous les avons tenu et repoussé ; nous avons pris deux villages qu'ils occupaient, en plein jour.¹⁴ (...) Nous leur avons fait voir ce que c'était que des zouaves ! Nous avons eu un corps-à corps terrible ! à bout portant on se tuait (...)

Enfin, cher Parents, ne vous tracassez pas pour moi, car j'ai toujours du courage et je m'en suis sorti de cette bataille. Espérons que les autres se passeront de même ! »

¹⁴ Il s'agit des villages de Lizerne et de Steenstraete, repris après les très durs combats de l'offensive du 26 avril au 4 mai.



Zouaves avant l'assaut, plaine de l'Yser
Sans date (collection privée)

La lettre suivante adressée à Etienne, son jeune frère, est un autre récit des mêmes combats.

« 6 Mai 1915

(...) Je suis de nouveau(...) à Cacyde¹⁵. Tu peut croire que je viens de me tirai d'un grand coup ! Tu dois l'avoir vu dans les journaux. Du côté d'Ypres, si tu voyait ce que c'est une guerre ! Tu ne peut pas te l'imaginer !

Nous avons fait l'attaque en plein jour : il était dix heures du matin jusqu'au soir trois heures.

Nous avons commencé le 23 Avril. Nous sommes arrivés à temps, car ils avaient commencé à percer.¹⁶ (...) Nous étions sacrifiés pour les arrêter. Grâce au 4^e bataillon qui a tout fait et qui

¹⁵Il faut lire Coxyde (KOKSIJDE en flamand) ville limitrophe de Nieuport en Belgique.

¹⁶ Allusion à la percée allemande du 22 avril. Le 24, le bataillon Bonnery, après une progression de 300 m, a été stoppé par un bombardement nourri.

a reçu le premier choc. Mais nous nous sommes vengés !¹⁷

Si tu voyez ! On les trouve coupés en quatre morceaux dans les tranchées, car (...) nous avons de bons petits canons et puis de bons artilleurs.

Sur le front de 13 kilomètres, nous (en) avons mis hors de combat quarante mille (entre tués et prisonniers) sans comptés les blessés. On les trouve en tas un sur l'autre. Quand ils voyaient qu'ils étaient foutus, ils disaient qu'ils étaient camarades. Mais nous autres, il n'y a pas de camarade... C'est les tuer (qu'il faut), ces sales boches ! (...)

Nous avons eu beaucoup de blessés. Dans ma compagnie, nous avons eu que 10 tués et 100 blessés et peu grièvement. (...) Nous avons été félicité dans tout le village. A Cacyde, la musique nous a attendu et beaucoup de troupe nous ont rendu les honneurs. Nous avons apporté des casques, des baïonnettes, de tout, et on en a fait cadeau à des civils et même on en a vendu.

Enfin, cher frère, je me suis bien défendu et j'espère qu'à la prochaine se sera la même chose. J'aimerais de m'en retourner pour t'expliquer un peu ce que c'est une guerre. Mais je te le répète c'est terrible! Tu peut le croire(...) »

« ? Mai 1915

Je m'empresse de vous mettre ces quelques lignes pour vous dire que je suis à « OUINCHAUTE »¹⁸ ?, c'est le village que nous avons pris, à côté d'Ypres(...) cette bataille a duré du 23 Avril au 4 Mai, mais nous sommes restés dans les tranchées.¹⁹

¹⁷ Le 25, la première tranchée allemande a été reprise à la baïonnette par les zouaves .La lutte a été acharnée dans le village et dans les tranchées.

¹⁸ Il s'agit de Zuydschoote.

¹⁹ La seconde bataille d'Ypres comporte 4 parties distinctes :

- 22-23 avril 1915 : bataille de Gravenstafel au cours de laquelle les gaz ont été utilisés pour la première fois.
- 24 avril – 4 mai 1915: bataille de St Julien dont parle Lucien dans cette lettre.

Je crois que nous allons à Cercyde(...) Cela nous a fait mal quand nous avons rendu les honneurs aux camarades qu'on a laissés sur le champ de bataille.

Enfin en voilà une de passée ! à une autre !

Je viens de recevoir un mandat de 5 frs; cela fait le deuxième que je reçois.

Vous dites que vous n'avez pas reçu de nouvelles depuis 8 jours. Je le comprends; on n'avait pas le temps d'écrire; mais maintenant vous aurez des lettres comme d'habitude(...) »



Zouaves à Nieuport
sans date (collection privée)

Le 9 mai, la deuxième Division de Marine Allemande attaque dans la région des dunes. Après une violente préparation d'artillerie et de lance-mines, les lignes françaises sont enfoncées.

-
- 9-13 mai : bataille de Frezenberg
 - 24-25 mai 1915 : bataille de Bellewaarde

Les zouaves, mal protégés par un mince parapet, subissent de lourdes pertes, mais le soir les tranchées sont reprises lors d'une vigoureuse contre-attaque. Plus tard, une contre-offensive allemande pour reprendre les tranchées perdues la veille se solde par un échec.

Le 11, les zouaves évacuent les blessés et enterrent les morts. Le soir aux alentours de 22 heures, le 4^e bataillon retourne à Coxyde où les deux lettres suivantes sont rédigées.

« 12 Mai 1915 – Chers Parents –

(...) Quand nous sommes arrivés d'Ypres, il nous a fallu aller à Nieuport où ils avaient cherché à percer en voyant qu'il n'y avait pas de la troupe.²⁰ Nous leur avons foutu de nouveau la pillule et nous avons fait des prisonniers(...)

Ici ils ont demandé une armistie²¹ (sic) pour ramasser les cadavres et nous n'avons pas voulu²². Notre petit canon de 75 leur a tapé dans les tranchées. Ils ont fait flotter le drapeau blanc pour demander l'armistie (sic), mais nous, les soldats, nous n'avons rien voulu savoir, car maintenant c'est nous qui les tenons! Il faut les embrocher, comme je faisais aux grenouilles. Et encore, je ne les faisais pas souffrir!

Je vais vous raconter un fait : une fois qu'on les a repoussé (ils ont eu beaucoup de pertes et des blessés), nous avons trouvé un boche blessé à la jambe et l'avons attrapé, bien soigné, bien pansé. Quand nous avons été pour le quitter, ne cachait-il pas un fusil! Et il nous a tiré dessus! Vous pensez ce que nous avons fait! Nous l'avons tué à petit feu! Aussi maintenant, nous

²⁰ Sur la ligne Nieuport-Lombaertzyde, les territoriaux avaient remplacés les régiments envoyés au Nord d'Ypres.

²¹ un armistice.

²² Le Journal de Marche du Régiment note que « dans la nuit du 11 au 12, les allemands tentent d'enlever ceux de leurs morts tombés en avant du front (...) ils sont gênés sinon empêchés dans cette opération par le tir de nos mortiers »

les tuons tous, ou alors il faut qu'il y ait un auxiliaire qui nous empêche de le faire.

Nous marchons très bien et nous allons bientôt les avoir à notre merci car ils se rendent, les trois quarts, tout seul.

En ce moment, mes très chers Parents je suis un véritable bourreau, car il faut l'être. Il ne faut pas s'émotionner, au contraire. (...)

Nous ne pouvons pas écrire comme nous voulons. Si jamais mes lettres avaient du retard il ne faut pas se tracasser pour cela. Je suis avec Danton Cazes. Vous pouvez croire que nous sommes contents ! A chaque instant nous sommes ensemble et il me dit de vous donner le bonjour et à Etienne. Il a été content qu'Etienne ai vu son père.

Au moins, mon cher petit Papa et Maman, il faut avoir du courage, car si Etienne n'est pas au feu, moi je lui défend sa patrie. Il pourra dire qu'il a un frère qui a marché en avant et qui a assisté à des combats. Mes chers Sœurs et frères, je pense bien à vous qui êtes si gentils pour moi et je vois que vous ne savez que faire pour me contenter. (...)

J'ai reçu les 2 colis et aussi les pierres du briquet. »

La lettre suivante a été écrite par Danton Cazes, camarade de Lucien, lui aussi dans le 4^e bataillon du 4^e Régiment de Zouaves.

Cette lettre, datée du même jour que la précédente, raconte le même combat. Elle comporte de belles envolées patriotiques et montre les deux hommes au cœur de l'ensauvagement :

« 12 Mai 1915 –

A nous la Victoire - Vive la France !

(...) Nous venons de donner la purge aux Boches! On marchait sur les cadavres pendant 1 mètre(...) Nous marchons avec toujours beaucoup de courage pour défendre la France. En ce moment nous sommes en train de les déloger à la baïonnette. Nous avons fait beaucoup de prisonniers et nous leur avons pris plusieurs mitrailleuses. On les tient en ce moment.

Je fais la lettre et les nerfs me prennent. Il me semble de les tenir avec les dents!

Nous avons tous les jours des attaques et on les repousse avec beaucoup de pertes du côté Boche. Vous avez dû voir sur le journal les batailles d'Ypres et de Nieuport.

Vous allez être contents d'apprendre que nous sommes ensemble avec Lucien: dans le même bataillon et même dans la même Compagnie. C'est tout ce que je cherchais ; il y a longtemps que je tachais d'entrer dans sa compagnie. Nous sommes heureux d'être ensemble, car nous parlons tout le temps de vous tous.

Quel bonheur pour nous si on revient ! Quelle bombe que nous ferons(...)

Recevez, mes chers Amis une cordiale poignée de main.

Nous avons toujours du courage et nous marchons sans peur. En avant ! VIVE la France ! Du Courage, les Enfants de l'Hérault !

Bonne santé à toute la famille – Danton Cazes »²³

²³ Danton Cazes est originaire de Canet, canton de Clermont-l'Hérault, où il exerce le métier de boucher. Il fait partie de la classe 1913. Il rejoint le 4^e RMZ en 1914 puis est affecté dans divers régiments de Zouaves et de Tirailleurs. Démobilisé en 1919, il retourne vivre à Canet. (Fiche matricule; AD34/1R 1260)



Zouave tué en montant à la charge
Photographie H.Terrier, juin 1915 (Paris, Musée de l'armée)

Les armées sont épuisées et manquent de munitions. Une période plus tranquille s'en suit. Le 4^e Zouaves occupe la région des dunes et de Nieuport-Bains qui est aménagé en point d'appui: ouvrages de protection, réseau de boyaux couverts, installation de l'artillerie dans les dunes.

L'automne arrive et avec lui les premiers frimas. Lucien reçoit de ses parents un tricot pour le « *garantir du froid* » et demande qu'on lui envoie des gros sabots avec des chaussettes, un béret et des galoches.

Les mois passent... Les journées calmes alternent avec des périodes de très violents bombardements qui précèdent des raids dont l'objectif est de pénétrer les lignes ennemies et de faire des prisonniers afin d'obtenir des informations. Ces actions menées avec des armes légères et maniables causent de lourdes pertes de part et d'autre. Les zouaves appellent ces journées agitées « *les grandes bamboulas.* »



Lucien Arnaud dans sa tranchée.
(collection famille Arnaud)²⁴

Lucien évoque l'attaque du 21 au 24 janvier dans sa correspondance. Le matin, les Français bombardent des lignes allemandes. L'artillerie adverse riposte avec une extrême violence qui surprend les zouaves. Dans un vacarme hallucinant, sous une épaisse fumée, les allemands tentent une percée vers 16h30, mais le tir de barrage français empêche leur progression. Les pertes sont nombreuses.

« Nieuport-Bain et Nieuport-Ville le 25 Janvier 1916

Mes chers Parents,

Je m'empresse de vous écrire pour vous annoncer que je viens de m'en tirer d'une grande attaque(...) Vous allez voir dans

²⁴ H. Florence, auteur du dessin, est un neveu de Lucien Arnaud.

les journaux. Le 23 Janvier, notre artillerie a fait un grand bombardement sur les tranchées allemandes(...) Toute la nuit ils ont fait que mitrailler.

Le lendemain dans la matinée du 24 Janvier (alors que) j'étais de garde, (de) trois heures du matin jusqu'à quatre heure, il est arrivé des ordres de notre capitaine Cazeaux que, à cinq heure et demi, nous avons allerte des gaz asfixiant. Nous avons préparé dans la tranchée des petits sacs de paille, des bouteilles de pétrole, des petits sacs de bois. Tout cela on s'en sert quand les allemands nous envoient les gaz. On l'allume au-dessus de la tranchée pour arrêter les gaz.

Toute la compagnie s'est mise tout le long de la tranchée, chaque homme baïonnette au canon, et on attend le signal.

Nous sommes restés dans la tranchée. A 10 heures et demi ou 11 heures du matin, ils ont commencé à nous bombardé. (...) Nous avons vu arriver une raffale d'obus et de torpilles. Ils nous ont tenu le bombardement jusqu'à 5 heures du soir sans avoir nos tranchées. C'était affreux de voir tout cela! Malgré tout, nous sommes resté, dans les trous d'obus, où l'on pouvait(...) Au bout de six heure de bombardement, on a vu arriver les boches de tous les côtés(...) mais leur attaque a échouée.

Avec moi j'avais un jeune garçon de la classe 16. Je lui ai fait toute sa correspondance. Le pauvre, c'était son batème de feu. Il pleurait, et tout le temps il me disait qu'il ne reverrait plus sa maman. Je l'avais pris à mon côté et je l'encourageai tant que je pouvais. J'avais un demi-quart de rhum que je lui ai donné pour lui donner du courage.

Nous sommes restais jusqu'à 10 heures du soir dans cette position jusque au dernier obus. J'ai été des derniers à quitter les positions. Malgré cela je fumé ma pipe comme s'il n'y avait rien. Comme je vous le dit: c'est du sang froid qui me tire de tout.

J'ai eu mes meilleurs camarades de tués. Nous avons eu

beaucoup de prisonniers. Mais je finirai par croire que les boches ne veulent pas de ma tête!

Enfin mes chers parents je voudrais être auprès de vous pour vous raconter tout ça. Je vous dirai que, aujourd'hui, j'ai la tête détraquée par ses bombardements.

En voilà une autre de passée !

J'ai reçu la lettre où vous me parlez de Lucie (qui) a reçu la bague.

Mes chers parents, je termine ma lettre car je suis un peu fatigué, mais au moins, ne vous inquiétez pas surtout(...) Je vous raconterai mieux, car en ce moment, je ne peut pas.

Je termine ma lettre en vous embrassant bien fort à tous et aussi aux petits – Arnaud Lucien

Bon souvenir de la guerre 1914-1915-1916 »

Les pertes ont été très sensibles : 84 blessés, dont le Capitaine Riocreux, 33 tués identifiés, 17 disparus dont 3 ont été certainement pris par les allemands, le sous-Lieutenant Gibernon, le caporal Raffali et le tambour Lamazure; les autres disparus ont été pulvérisés ou enfouis sous le parapet; (des bras et des jambes ont été retrouvés); Ces pertes ont surtout porté dans la région du Boloer où il n'est pas possible de

L'attaque du 24 janvier évoquée dans le JMO du régiment
(SHDRG 26N839)

« Les pertes ont été très sensibles : 84 blessés dont le capitaine Riocreux, 33 tués identifiés, 17 disparus dont 3 ont été certainement pris par les allemands: le sous-lieutenant Gibernon, le caporal Raffali et le tambour Lamazure; les autres disparus ont été pulvérisés ou enfouis sous le parapet ; (des bras et des jambes ont été retrouvés). »

Des deux côtés il faut refaire les tranchées détruites, remonter les parapets et panser les blessures.

A partir du mois de février, les zouaves aménagent un nouveau camp, le camp Bador, ainsi nommé en hommage à un

zouave mort lors d'une attaque. Ce camp est bien aménagé : baraques de la troupe avec salles de lecture, salle de spectacle pouvant accueillir 800 personnes, dans laquelle la troupe du régiment donnera des représentations et des concerts pendant tous les mois d'hiver.

Le calme relatif du secteur est troublé par quelques coups de main de part et d'autre. En avril, un audacieux raid permet aux zouaves de pénétrer jusqu'aux troisièmes tranchées ennemies. Lucien y était :

« 11 avril 1916 – Chers parents

Je m'empresse de vous faire réponse(...) pour en profiter pour souhaité une bonne et heureuse fête à Papa, et au moins qu'il ne se fasse pas de mauvais sans (sang) pour moi.

J'aimerais que vous me voyez faire dans les tranchées avec mon copain d'Avignon! Les huit jours que nous avons passé dans les tranchées, nous avons fait venir martot les boche! Nous avons jeté plus de mille bombes(...) et puis avec les fusées, nous fésions comme au feu d'artifice! Ils devait se dire qu'ils avaient à faire à des singes! Nous avons fait des misères le plus possible.

(...)Je vais vous dire ma pensée réelle: vous pouvez vous attendre à passer un autre hiver(...) Que voulez-vous que je fasse? Nous sommes que des souffrants et bien, toutes ces souffrances, il ne faut pas y penser(...)

Recevez de votre cher poilu ses meilleurs baisers et un baiser à mes petits.»

En avril, le régiment quitte la Belgique après un défilé au milieu de la population de Coxyde pour aller dans la région de Dunkerque. Du 22 avril au 10 mai, le régiment cantonne dans la région de Malo-les-bains. Pendant cette période, il participe à une école d'instruction poussée et s'exerce au combat offensif.



Carte adressé à Justin Arnaud, père de Lucien.
(Collection famille Arnaud)

Lucien écrit à son frère Etienne :

« 18 avril 1916 - Cher frère

(...)Nous avons été surpris car au lieu de monté au tran-
chées on est parti de la Belgique. En ce moment je suis en France
et demain nous partons plus loin... Je crois bien que nous allons
dansé un coup du coté de Verdun(...) De suite que je serai arrivé
je vous le ferai savoir(...) Au moins dis à papa et maman qu'il ne
s'inquiète pas car j'ai trop de chance pour qu'il m'arrive
quelques choses(...) »

Le 22 avril, le général Joffre passe en revue le 4^e Zouaves
et le 4^e Régiment Mixte de Zouaves et de Tirailleurs. Lucien est
cité à l'ordre du régiment et décoré.



Citation de Lucien Arnaud
SHDGR/JMO 26N839/4

Arnaud Lucien, matricule 16138, zouave de 2^o classe à la 16^e compagnie.

« Très bon soldat. Au front depuis le 15 décembre 1914. S'est fait remarquer par sa bravoure en maintes occasions et particulièrement pendant les journées des 23, 24, 25 avril 1915 au combat de Strenstraate. S'est à nouveau signalé par sa belle conduite le 24 janvier 1916 au cours d'un bombardement, donnant ainsi le plus bel exemple à ses jeunes camarades. »

« 23 avril 1916 – Chers parents,

(...)Nous avons eut une grande revue par le général Jofre et j'étais garde-drapeaux. S'est mon capitaine qui m'a fait y aller, avec une croix de guerre que je me suis fait portée²⁵. Nous étions quatre, les plus anciens. Le général nous a demandé ou nous avons gagné la croix. Quand on lui a dit qu'on avait assisté à tant de combat sur le front, il nous a félicité.

Enfin mes chers parents vous ne pouvais pas croire comme je suis bien avec mon chef!

Je vous recommande de ne pas vous faire du mauvais sans pour moi car je ne m'en fait pas du tout. Surtout, Eliez (Ayez) du courage, ma chère famille! La victoire va pa tardé. (...)

²⁵ Lucien a été décoré de la Croix de Guerre le 29 janvier 1916.

Je vais aller faire mon petit tour en ville et je termine ma lettre en vous embrassant tous bien fort. »



« Le vagemestre » Pierre Georges Jeanniot
Historial de Peronne (80)

La vie n'est pas désagréable au printemps à Malo. Il fait beau, Lucien fréquente les cafés et assiste aux concerts que la musique du régiment donne au public local. Toutefois, dans sa

correspondance perce toujours la même inquiétude que dans la lettre du 11 avril : quand la guerre se terminera-t-elle ? Lucien pense que si aucune issue n'est trouvée avant la fin de l'été, il sera contraint de passer un autre hiver sur le front.

Le 10 mai, le régiment quitte Dunkerque en train pour l'Oise à proximité du camp d'instruction de Crèveœur-le-Grand. Le lendemain matin, il arrive à Francastel (Oise) où il cantonne. A l'arrivée, Lucien raconte...

« 11 mai 1916 - Chers parents

(Je vous fait la lettre qu'il et 4 heures dans un pré au milieu des fleurs)

(...) Je ne suis plus à Malo. Je suis parti à 10 heures pour allez embarquait a Dunkerque. Je fut nommé de nouveau garde-drapeaux. Nous avons traversé la ville aux pas et avec la musique. (...) Il y avait du monde qu'il nous regardait passé.

On a touché en gare des boules de pain, du singe²⁶ des boites de sardines. Dans chaque wagon en était 48 hommes. On était debout et serré comme des sardines ! On est resté dans le train un jour et une nuit sans pouvoir s'asir ny ce couché.²⁷

Enfin, quant nous sommes arrivés dans une gare, dans l'Oise, on et descendus du train, toujours avec notre drapeaux et puis on et parti. On a fait 20 kilomètres, rien que dant les côtes. On en pouvait plus ! Il y (en) avait qui resté en chemin car ont était chargeait comme des petit bouricot ! Moi, je suis arrivé tout juste, avec peine : sur mon sac j'avais une boule de pain, puit deux autres dans les musettes, mon sac plein de linge et de vivre car on avait touchait du pain pour 6 jour avec des vivres.

Enfin nous sommes arrivé au patelain, très petit, ou nous devons cantonné pour une 20 jours. Il s'apelle Francastel. Sa ceux

²⁶ Conserve de viande du genre corn-beef.

²⁷ "s'asseoir ni se coucher"

trouve dant l'Oise. (...)

Ne vous inquiétez pas pour moi, car malgré la fatigue, j'ai toujours du courage et du sang froid. Recevez de votre cher zouzou ses meilleurs caresses et baisers et aussi à mes petit. »

Après la période d'instruction et d'entraînement, le régiment est dirigé sur Verdun où depuis l'attaque allemande du 21 février 1916, la défense française chancelle. Les forts de Louvemont, Bezonvaux et Douaumont sont tombés entre les mains de l'ennemi qui menace dangereusement Verdun qu'il faut défendre.

Lucien entre à son tour dans la fournaise. Le régiment prend part à partir du 20 mai aux combats acharnés de la cote 304 d'abord,²⁸ puis à Souville et au bois de Vaux-Chapitre. Sous une mitraille infernale, le régiment parvient à progresser, ce qui lui vaut une citation à l'ordre de l'armée :

« A donné à Verdun de nouvelles marques de la valeur dont il avait fait preuve depuis le commencement de la guerre, notamment à Steenstraete et sur l'Yser. Pendant la période du 5 au 17 août 1916, sous le commandement énergique du Lieutenant-colonel RICHAUD, a arrêté une attaque en force exécutée par l'ennemi contre un objectif important, harcelé ensuite l'adversaire pendant douze jours consécutifs par des contre-attaques répétées, lui enlevant de haute lutte plusieurs centaines de mètres de tranchées, trois mitrailleuses et de nombreux prisonniers valides »²⁹.

Lucien a été à nouveau cité à l'ordre du régiment pour son attitude lors des douze jours passés en première ligne dans les tranchées de Vaux-le Chapitre:

²⁸ Le sous-lieutenant H. Niel du 3^e Régiment Mixte de Zouaves et de Tirailleurs trouve la mort dans cette attaque (voir n° 26 du bulletin SSH), ainsi que Henri Galibert, de Sommières.

²⁹ SHDGR ; JMO 26N939/4

*«Zouave dévoué, courageux, belle attitude au feu et en particulier pendant la période de tranchée du 5 au 16 août 1916 ».*³⁰

Le 4^e Zouaves fait partie des unités choisies par l'État-major pour reprendre le fort de Douaumont du 24 au 29 octobre 1916. Au préalable, avec les autres troupes désignées pour cette opération décisive, le 4^e RMZ bénéficie d'une période de repos à Tronville-en-Barrois.

Le Général Nivelle commandant la deuxième armée prépare l'attaque qui doit avoir lieu sur un front de 7 km entre Bras et le bois de Laufée, Sous les ordres du Général Mangin qui dirige les troupes d'attaque, la tactique est la suivante :

- A gauche, la 38^e Division d'infanterie du général Guyot de Salins, formée de la 76^e brigade (4^e Zouaves et 8^e Tirailleurs), de la 4^e brigade marocaine (4^e Mixte de Zouaves et de Tirailleurs et Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc –RICM), et renforcée par le 11^e RI, part des carrières d'Haudremont avec pour objectif de s'emparer du ravin de la Dame, du ravin de la Couleuvre pour finalement se regrouper à proximité du village de Douaumont . C'est le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc commandé par le Lieutenant-colonel Régnier qui a pour mission de reconquérir le fort.

- Au centre, la 133^e DI³¹ du général Passaga doit s'emparer des hauteurs et des ravins de Fleury tandis que la 74^e DI du général Lardemelle, à droite, a pour objectif les batteries de Damloup et le fort de Vaux.

- De part et d'autre, des régiments d'ailes ont pour mission d'empêcher le contournement par l'ennemi.

³⁰ Ibid.

³¹ Dans cette division se rencontrent les régiments de presque toutes les régions de France

- En deuxième ligne, trois divisions doivent intervenir tandis que deux autres sont positionnées en soutien à l'arrière. Beaucoup de troupes connaissent le secteur où elles avaient déjà opéré précédemment.

Les difficultés sont grandes ; le plateau est entaillé de profonds ravins que l'ennemi a bien aménagés : tranchées profondes, épais réseaux de fils de fer barbelés, nids de mitrailleuses, campements, dépôts de munitions et aérodromes.

Le 21 octobre, la préparation d'artillerie qui débute est à la mesure du but à atteindre : des canons de tous les calibres pilonnent sans relâche les lignes ennemies.

L'attaque est fixée au 24 octobre à 11h40. Depuis la veille, 23 octobre, tous les régiments sont en place. Le lendemain, malgré le mauvais temps caractérisé par un épais brouillard couvrant le vallon de la Meuse et les crêtes, le commandement donne l'ordre d'attaquer à l'heure prévue. En début d'après-midi, on apprend que les premiers objectifs sont atteints. Les soldats progressent faisant des prisonniers. Au prix de très violents combats le fort est repris.

Mais... laissons la parole à Lucien :

**« Souvenir de l'Attaque du 24 octobre 1916
LA PRISE DU FORT DE DOUAUMONT (Récit)
21 octobre**

Nous étions à Trouville³² quand arrive un ordre pour partir(...) Un ¼ d'heure après on voit apparaître les autos; il y en avait environ une centaine. Nous embarquons, et nous voilà partis.

³² Il s'agit de Tronville en Barrois sur les rives de l'Ornain à 66 km de Verdun où le régiment avait été envoyé au repos avant l'attaque.

Tout-à-coup arrivant à Bar-le-Duc, voilà qu'une auto fait une fausse manœuvre et s'en va tomber dans un ravin! Quelle spectacle! Nous avons eu 3 zouaves de tués, le chauffeur, et beaucoup de blessés, car dans l'auto ils étaient 20. Ils ont été transportés à Bar-le-Duc par des brancardiers de la ligne et nous avons continué notre route³³. »

« 22 Octobre

Nous sommes arrivés à la citadelle de Verdun qu'il était 1h du matin. Nous étions fatigués car on venait de faire 17 km à pied. Là on s'est couché jusqu'à midi, puis on a mangé notre soupe. On a touché les vivres de réserve: du singe, des biscuits, du chocolat, un litre de vin, un demi litre d'eau de vie.

Ensuite, on nous a donné des cartouches, des grenades à main, des fusées, des petits obus vébés.³⁴ On a monté son sac. On s'en enfilé laniolle³⁵ et le pinard qu'on avait touché (car nous autres, on a toujours peur qu'une balle nous touche et frappe le bidon, c'est pour cela qu'on le vide avant de monter) et après, on est parti pour les tranchées à 6h du soir.

Là, on a commencé à se mettre derrière l'auto. On commençait à entendre tomber les obus autour de nous. Pendant la relevée nous avons eu deux blessés. C'était deux veinards, car ils ont été touchés à la sortie de Verdun!

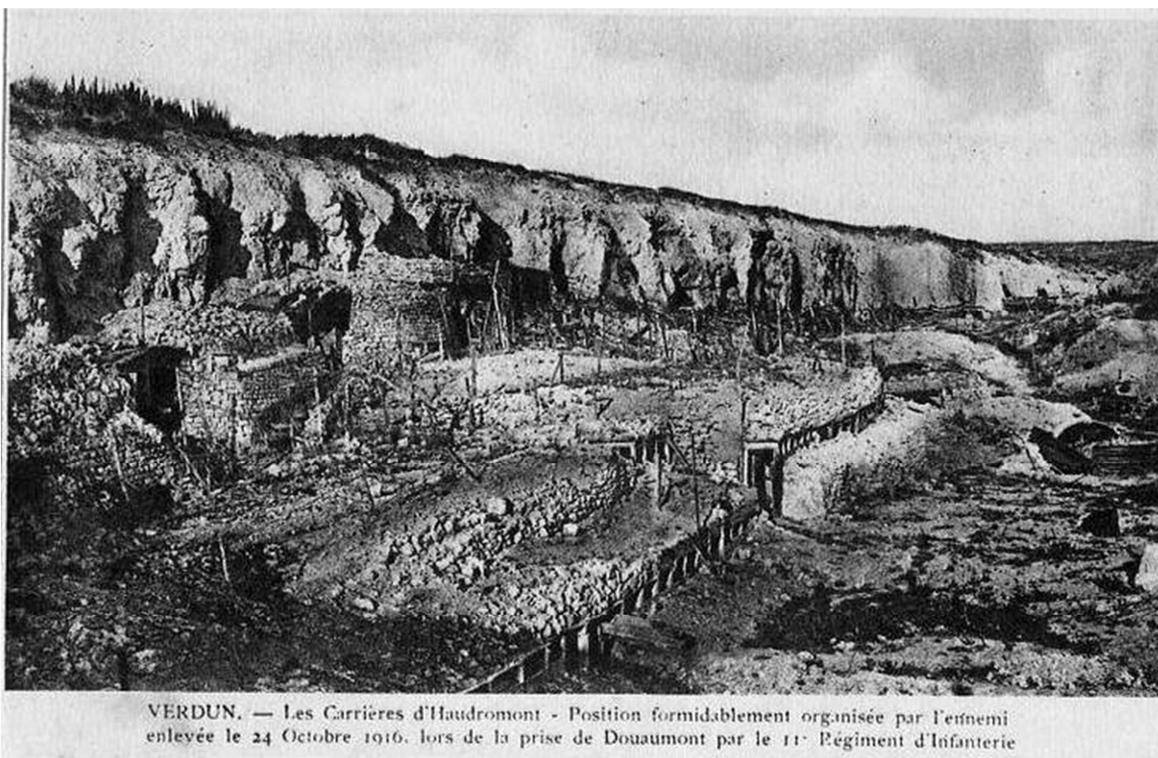
Nous sommes arrivés aux lignes, dans des carrières par des boyaux.³⁶ »

³³ La route de Bar-le Duc à Verdun, sur laquelle circule Lucien est la célèbre « Voie sacrée » sur laquelle une noria de camions permit, pendant toute la bataille, d'acheminer les hommes et le matériel.

³⁴ Obus à fusil VB : Le nom vient des ingénieurs Vivien et Bessières. L'obus se lance grâce au fusil Lebel coiffé d'un tromblon. Son efficacité est identique à celle des grenades à main, mais sa portée est supérieure.

³⁵ La gnolle

³⁶Ce sont les carrières d'Haudromont.



Carrières d'Haudromont
Carte postale (Collection M.Grais-Bruguière)

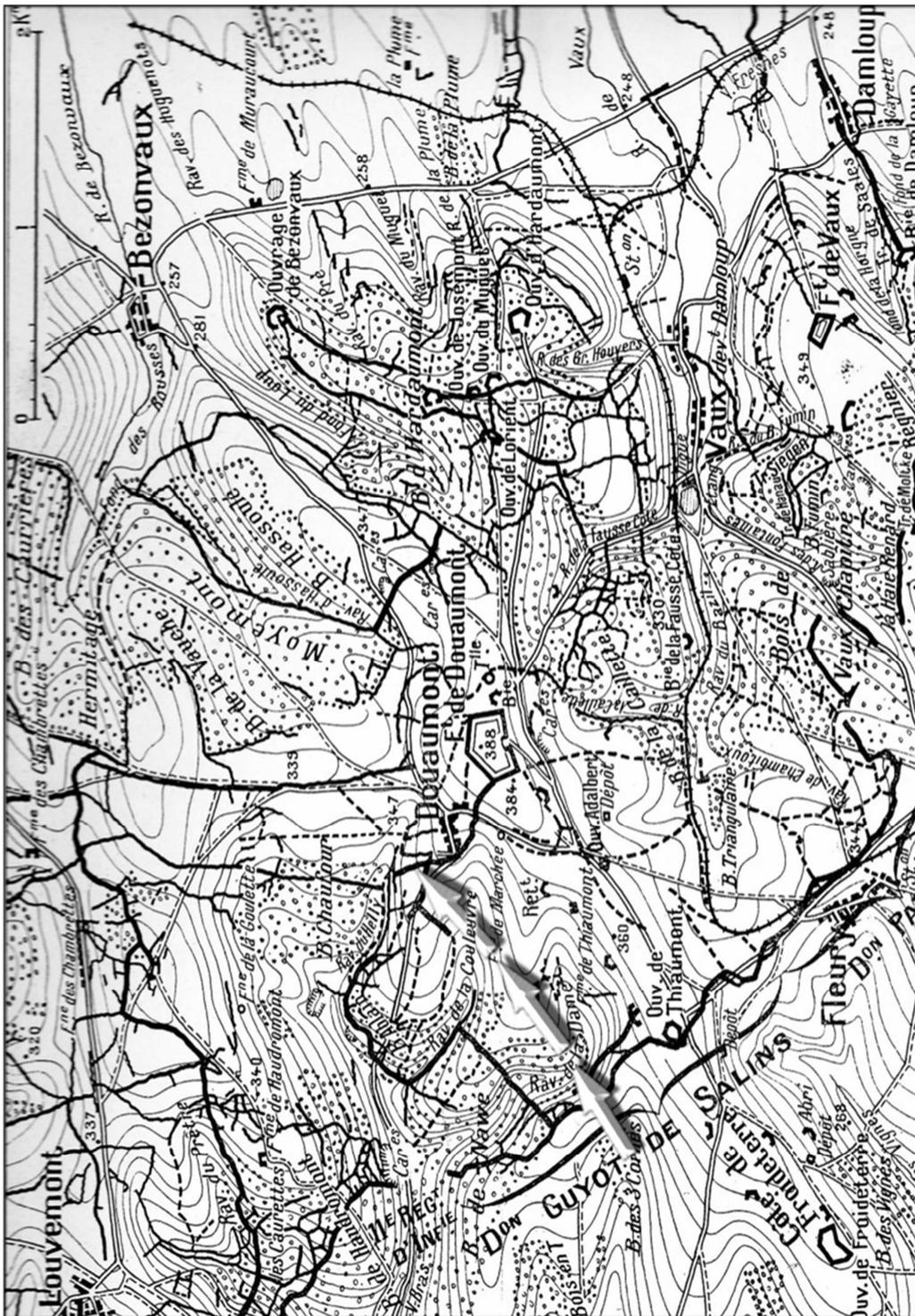
« **23 octobre**

Nous sommes allés occuper les tranchées de départ toute la nuit et le jour. Nous avons un temps affreux! Nous avons notre artillerie qui faisait rage. Il y avait déjà 2 jours qu'elle donnait sur les tranchées allemandes(...) Nous avons eu quelques pertes. »

« **24 Octobre**

Nous étions toute la Compagnie dans la tranchée de départ, quand tout-à-coup, au moment où on ne s'y attendait pas, on donne l'ordre de monter nos sacs(...) On touche même la main aux camarades. On se dit : « Bonne chance! » et « Attention de ne pas se faire tanner la peau! »

On part avec des grenades, fusil baïonnette au canon. On lève la 1^{ère} ligne d'assaut. Ils (les allemands) étaient cachés dans des ouvrages ou des abris.



Le terrain autour des forts de Douaumont et de Vaux
le 24 octobre 1916

“L’Illustration”, 18 novembre 1916



Attaque de L. Arnaud

On allait au-devant pour les faire sortir de leur trou. Tous ceux que nous prenions, on les a tués à coups de grenades, à coups de révolver, ou on les mitraillait avec le fusil mitrailleur.

On s'est battu là près de 2h. C'est là que j'ai attrapé un pigeon voyageur avec un pli allemand (...) J'ai commencé à quitter³⁷ des camarades blessés ou tués.

Une fois qu'on a nettoyé cette ligne, on repart en avant pour aller prendre le ravin des Dames. C'était un ravin très grand et très haut. C'était très joli avant.

En avant les zouaves de bon cœur! Et tout en allant, on zigouille des allemands!

A 2h, on arrive sur la 2^e ligne allemande. Là, on les a nettoyés comme des mouches(...) On avançait toujours. En avant! J'aurai voulu que vous me voyiez, allant toujours devant et fumant les cigares boches tout le long de l'attaque.



Le ravin de la Dame.
Carte postale (Collection M.Grais-Bruguière)

³⁷ Quitter : sens de “laisser, abandonner”

Arrivés sur le plateau des ravins des Dames, on s'est arrêté à peu près 1h ou 2. On s'est reformé. On s'est de nouveau mis en tirailleurs dans les trous d'obus. Pendant ce temps-là, nous avons notre artillerie qui faisait toujours son tir de barrage au-devant de nous. Quelque chose de soigné! On a marché ensuite très doucement, car il fallait marcher derrière notre tir de barrage. Des hommes qui ont marché trop vite se sont fait tuer ou blesser par notre 75(...)

Nous sommes tombés dans les ouvrages du ravin de la Couleuvre. Là, on a trouvé le poste de secours, le poste téléphonique, le poste du commandant allemand. On a fait beaucoup de prisonniers dans ce ravin-là. On a pas beaucoup tué car ils se rendaient tout seul. On a grimpé le ravin qui était très haut et on est arrivé à 500 mètres en avant du fort de Deaumon'(sic). On avait trop avancé, car l'artillerie allemande nous prenait par derrière du Mort Homme. On a tout de suite établi une tranchée. Du temps que les camarades travaillaient à faire la tranchée, nous autres, on est allé dans les abris fouiller. On a trouvé des fromage, des bouteilles de vin et aussi des bouteilles de rhum avec de gros paquets de cigares. On était presque tous saouls! On faisait que boire et fumer des cigares à la santé des boches.

Nous avons tué un capitaine allemand qui ne voulait pas se rendre. On a pas fait des comptes, on l'a tué à la baïonnette. On lui a fait subir des choses affreuses, car il aurait dû faire comme ses camarades.

A ce moment-là, le Régiment a fait 1600 prisonniers, sans compter les tués.³⁸ »

³⁸ L'objectif est atteint : Le 4 RMZ s'est emparé dans le bois Nawé du ravin de la Dame puis du ravin de la Couleuvre où il se fortifie. Puis les zouaves se précipitent sur le village de Douaumont en ruines qu'ils dépassent, poussant une reconnaissance au NO à proximité du fort. Il est 14h 45, ils ont fait de très nombreux prisonniers

*« 25 Octobre
COUP DE MALHEUR*

Il était 7h du matin, quand tout à coup il nous arrive un ordre qu'il faut aller en avant faire une reconnaissance. On fait sortir tout le Régiment et on part. On fait environ 300 mètre. Tout à coup, sort des tranchées un feu de mitrailleuses allemandes. Oh, Mes chers Parents! Cela tombait comme des mouches! Les pauvres zouaves! Les noirs et les tirailleurs!³⁹

On est resté là entre les lignes pendant 2h de temps. On a mené les pauvres types qui avaient fait l'attaque, à l'abattoir !

(...)Tout de même, mes chers Parents, je m'en suis très bien tiré, sans égratignures, alors qu'il y a beaucoup de camarades qui y sont restés et même des anciens. »



Le Fort de Douaumont
Carte postale (Collection M. Grais-Bruguière)

³⁹ Parmi eux, il y avait Claude GOUVERNET de Calvisson, soldat au 8^e Régiment de Marche des Tirailleurs.

« 27 Octobre

Nous avons été relevés à 11h du soir par le 5^e bataillon de Zouaves. Pour retourner à l'arrière, nous nous sommes perdus dans le ravin qu'on avait pris la nuit. Il pleuvait. Nous étions tous fatigués. Nous avons eu de la chance de rencontrer un coureur qui nous a indiqué le chemin. On est arrivé à 4h du matin dans des carrières et on est resté là deux jours en réserve. »

« 31 Octobre

Nous avons été relevés complètement des tranchées par le 115^e et on est parti très content car on commençait à avoir le noir. On semblait des monstres tant nous étions mouillés, boueux. Nos pieds nous faisaient mal. Malgré cela, on a marché pendant 10 kilomètres.

On est arrivé dans Verdun à 4h du matin. On est entré dans un établissement, on a mangé une bonne soupe et même un morceau de viande, toujours accompagné du pinard et de la niolle. Ensuite un bon café, en fumant notre pipe. (Puis) nous sommes allés cantonner dans un bois qui est situé à 17 kilomètres. Là, on est resté deux jours pour se nettoyer un peu et se reposer.⁴⁰ Je peux vous assurer que nos chefs nous ont toujours tenu du pinard et de la niolle à volonté et puis ils nous ont bien nourri.»

« 2 Novembre

(...) Vous ne pouvez pas vous imaginer de la manière que notre colonel est content et notre général aussi. Vous savez, cela a été une division qui a donné. Partout on a réussi. Moi surtout, j'ai eu de la chance de m'en tirer, pour la 4^e fois, de devant ce fameux Verdun.

⁴⁰ Le régiment cantonne au camp Davoust situé près de Nixeville-Blercourt au SO de Verdun puis retourne à Tronville le 2 novembre.

Mes chers Parents et mes frères, j'ai pensé tout le temps à vous. Vous devez penser que quelque chose m'est arrivé, car ce n'est pas mon habitude de rester si longtemps sans écrire. Vous savez bien que, si je ne le fais pas, c'est que je n'ai pas le temps.

Maman et Papa, vous voyez que mon courage me sert beaucoup, car j'ai quitté tous mes copains. Ils ont été blessés ou tués. Avant de partir à l'assaut je pense à vous tous. J'ai embrassé toutes les photos que j'ai (...)

Demain, dimanche, on va décorer notre drapeau de la Fourragère. C'est le Général Joffre et le Président de la République qui viennent.⁴¹ Tous ceux qui ont combattu et assisté à notre attaque l'auront. Moi, mes chers Parents, je m'attends à une récompense de nouveau.

Cher Papa et toute la famille, vous pouvez dire que vous avez un bon guerrier et courageux surtout!

Je sais que mon petit récit va vous faire pleurer, mais c'est un grand souvenir précieux.

Mes chers Parents, (lorsque) que je viendrai vous voir pour la 4^e fois et je vous dirai des choses que je ne vous dis pas, que vous ne voudrez pas croire et pourtant sont bien vraies(...)

Votre petit zouzou, ARNAUD Lucien

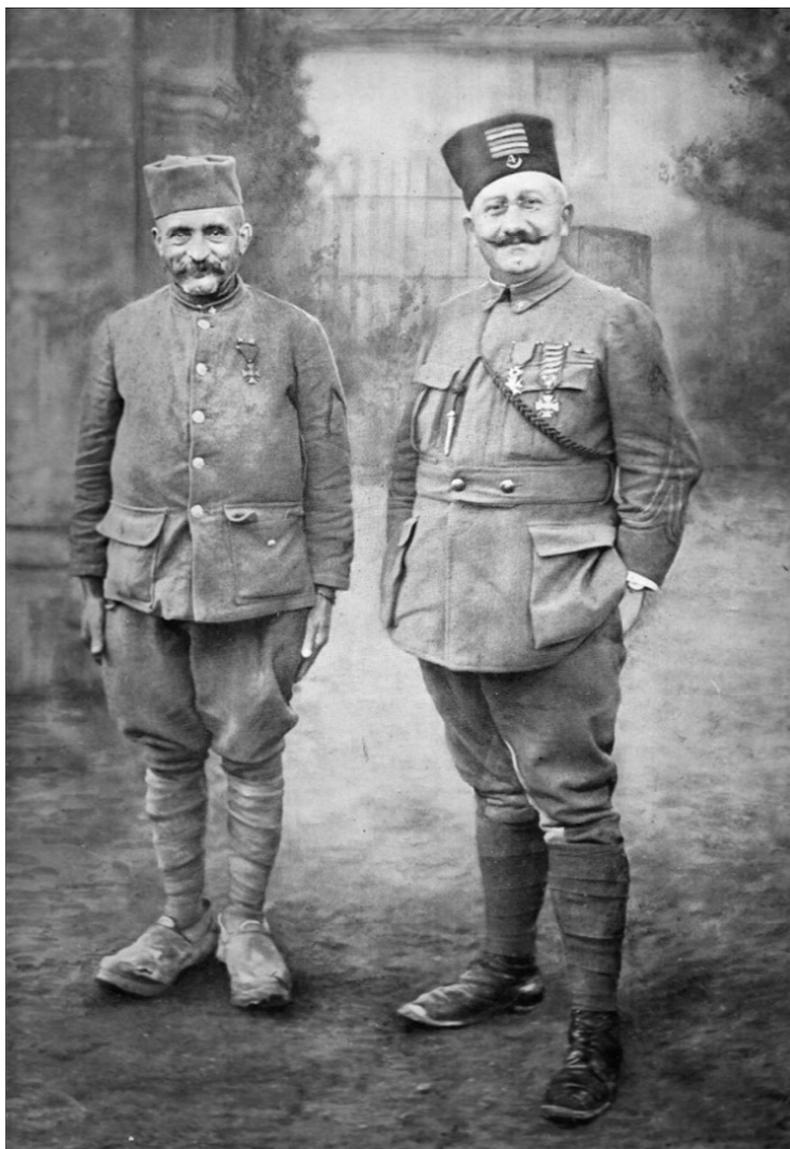
Fait le 4 Novembre 1916 à Tronville. »

Après cette terrible bataille, le courage du régiment est consacré par une nouvelle citation à l'ordre de l'Armée:

« Chargé d'enlever deux positions ennemies successivement sur un front de huit cent mètres et une profondeur de plus d'un kilomètre, habilement dirigé par son Chef, le Lieutenant-colonel RICHAUD, a accompli sa mission en moins de quatre heures, avec sa froide bravoure habituelle, faisant plus de 1500

⁴¹ Le 5 novembre, le Président de la République, Raymond Poincaré se rend à Verdun pour décorer les régiments.

prisonniers dont 45 officiers, capturant 10 mitrailleuses. A arraché ce cri d'admiration d'un officier supérieur Allemand fait prisonnier au cours de l'action : « Vos hommes sont les plus beaux soldats que j'aie jamais vus de ma vie, et c'est pour moi une consolation d'être vaincu par eux »⁴²



Le lieutenant- colonel Richaud
avec le zouave Redonnet (57 ans) doyen du 4° RMZ
« *L'Illustration* », n°3851/52, décembre 1916

⁴² Ordre général n° 477 de la III Armée, du 13 novembre 1916

Mais la lutte n'est pas terminée. Certes, Douaumont a été reconquis ainsi que le fort de Vaux le 3 novembre, mais il est urgent de consolider les positions françaises. Pour cela, il est nécessaire de s'emparer des hauteurs de la Côte du Poivre à Bezonvaux, dominant la route de Douaumont.

La région est formée de plateaux calcaires avec des carrières fréquentes dans le pays. Ces plateaux, recouverts d'une couche d'argile grasse, sont entaillés de profonds ravins.

L'ennemi a disposé dans cette zone boisée toute une organisation défensive perfectionnée: observatoires, tranchées profondes, abris, galeries souterraines, blockhaus, réseaux de fils de fer barbelés, chevaux de frise...

La préparation de l'attaque est longue et minutieuse. En cinq semaines, des chemins, des routes, ainsi que 10 km de voies ferrées « Decauville »⁴³ sont construites pour permettre l'acheminement des hommes et du matériel.

A la mi-décembre, le général Mangin, reçoit l'ordre d'attaquer.

« Le général Mangin, ce jour-là, se conformant à mes instructions et à celles du général Nivelle prescrivant de reconquérir les positions de couverture de la ligne des forts, lançait au Nord de Douaumont quatre divisions appuyées par quatre autres divisions en deuxième ligne et par 740 canons. Nous avons cette fois-ci la supériorité numérique(...) Ainsi enlevions nous, sans difficultés et presque sans pertes, toute la zone de couverture des forts depuis Vacherauville jusqu'à Louvemont et Bezonvaux en passant par le bois des Caurrières ; »⁴⁴

⁴³ Chemin de fer à faible écartement (40 à 60 cm) formé d'éléments métalliques qui peuvent être démontés et remontés rapidement, le *Decauville* permet le déplacement rapide. Dès le début des hostilités il est intensivement utilisé sur tous les champs de bataille.

⁴⁴ Général Pétain : *La bataille de Verdun*

La bataille a lieu du 12 au 19 décembre. Mais on hésite à croire que l'affaire ait été partout aussi facile que l'écrit le général Pétain.

Suivons le 4^e Zouaves:

Mi-décembre, par une pluie glaciale qui tombe sans discontinuer, le régiment remonte dans les camions-autos pour le champ de bataille.

Le 15 décembre, le 4^e bataillon attaque avec pour objectif d'atteindre la côte du Poivre, Louvemont, la cote 378 et la ferme des Chambrettes. Les zouaves parviennent à avancer et à défendre les positions conquises dans des conditions difficiles. Les pertes sont très lourdes⁴⁵.

A l'issue de la bataille, le régiment, qui a perdu les 2/3 de ses effectifs, reçoit une autre citation à l'ordre de l'armée.

Lucien participe à toutes ces attaques. Il compte parmi les rares rescapés. Il restera plusieurs jours dans la neige et la boue glacée des tranchées de première ligne. Il aura « *les pieds gelés* »⁴⁶ et sera évacué vers l'hôpital de Troyes d'où il rédige le récit de la bataille destiné à être envoyé à sa famille.

Sa sœur transcrira le récit après la guerre:

« FAIT à TROYES (Aube) le 17 janvier 1917

RECIT de la COTE du POIVRE

par le 4^e Régiment de Zouaves de Marche.

⁴⁵ André ROUSSEL, de Cannes, zouave au 4^oRMZ est porté disparu à Louvemont le 19 décembre.

⁴⁶ Il s'agit de la maladie connue sous le nom de « pieds de tranchée » causée par le froid, l'humidité, par les chaussures serrées et les bandes molletières, par l'engourdissement et par le manque d'hygiène. Elle se caractérise par une insensibilité et par un œdème important. Elle peut entraîner la gangrène nécessitant une amputation. Le soldat est soigné par la chaleur (boîte soufflante à air chaud dans laquelle on met les pieds), par lavage adéquat et emplâtre de pommade de vaseline.

Il était le 11 xbre (décembre) quand on nous a dit “alerte” ! (...) C’était un réveil épouvanté(...) Tout en montant nos sacs, on en entend d’autres rigoler et d’autres avec le cafard. Cela se passe à Tronville-Enbaroy à 5 h du matin.

Une fois que nous eûmes monté notre sac, on court chez le marchand de pinard pour remplir nos bidons (puis) on a attendu en fumant notre pipe.

Il était 10 h du matin quand (on) est venu nous dire qu’il fallait se rassembler devant le pésé.⁴⁷(...) le Colonel nous fait compter par 20, pour nous faire monter dans les autos(...) Au moment où les autos partent, nous voilà tous à chanter la Chanson des zouaves; tout au long du chemin, chacun chantait la sienne. Quand on a passé dans un village, tous les gens qui se trouvaient là nous firent signe “Au revoir !” Quelques jeunes filles nous envoient des baisers(...)

A 2 kilomètres de Verdun, nous sommes partis pour les citadelles de Verdun à pied. Tout le long de la route, on rigolait, on chantait et nous ne sentions pas notre charge sur le dos.

Enfin nous arrivons à la citadelle; il est 4 h du soir. On pose le sac et on fait au plus malin pour trouver une paille avec une place pour mettre nos affaires et nous reposer(...) L’heure de la soupe était là et nous nous sommes mis à casser la croûte: toujours du fameux singe! Mais ce qui nous sauvait, était notre fameux pinard!

Quand nous avons eu soupé, nous nous sommes mis dans une salle à organiser un théâtre qui eut un succès. Nous avons des tirailleurs qui dansaient la danse du ventre et quelques chanteurs.

Nous nous sommes couchés il était 1 h du matin car on nous avait dit que l’on était ici pour 48 heures. »

⁴⁷ Il s’agit du PC du colonel



L'attaque du 15 au 19 décembre 1916
"L'illustration" 13 janvier 1917

« La journée du 12

Il était 5 h du matin quand un camarade nous réveille et nous dit qu'il fallait faire un tour dans la ville de Verdun. Sitôt dit sitôt fait... Soudain, on tombe dans une grande maison qui était un garage de bicyclettes et, dans le magasin on voit des bicyclettes. Vous pensez quelle joie s'était pour nous autres! On prend les bicyclettes et nous voilà partis chacun avec la sienne.

Nous rencontrons un gendarme qui nous arrête et nous demande d'où nous les avons tirés. On lui répond franchement : « Ca ne vous regarde de pas »(...) Nous autres on rigolait de le voir faire et quand il a vu ça, il nous a laissé tranquilles, car il n'y avait à peu près à cette heure, que des zouaves à noctambuler. Nous voilà arrivés à la citadelle avec nos bicyclettes. Les officiers rigolent. Ils en ont profité; c'était dommage de les quitter⁴⁸ écraser par les obus(...)

A 8h. (du soir) arrive l'ordre qu'il nous faut partir. On s'équipe tout de suite et nous descendons de la citadelle dans une grande rue. Il faisait un temps noir. La pluie tombait. On ne se retrouvait plus. Il y avait toute la division qui partait pour les tranchées(...) Le commandant donne l'ordre de commencer à défiler. Nous voilà partis à travers Verdun pour aller rejoindre la route et les boyaux pour les tranchées.

Quand nous avons été sortis de Verdun, il fallait croiser la route pour passer dans de petits chemins détournés, quand soudain on fut arrêtés par les voitures de ravitaillement en vivres et en munitions. Tout-à-coup une voiture traînée par 2 mulets part à fond de train et le conducteur en même temps. Il y avait les tirailleurs qui croisaient la route à ce moment, si bien qu'il y eût deux malheureux tirailleurs de tués. La voiture courait tant

⁴⁸ Id note 36 « C'était dommage de les laisser... » .

qu'elle pouvait et le conducteur qui était dedans ne pouvait plus les arrêter et nous n'avons plus su ce qu'ils étaient devenus.

(...) Nous arrivons dans les boyaux. Il était à peu près 10h. du soir. Nous voilà partis les uns derrière les autres. La pluie tombait toujours. On était tous trempé, on commençait à avoir froid. Notre capote était boueuse.

Enfin on finit par arriver. Nous trouvons le 5^e Bataillon de Zouaves qui était monté la veille. Il partait en réserve de la première ligne. Nous avons pris leur place dans les trous.

« La Journée du 13, il était environ 2h du matin.

(...) Déjà j'avais logé dans cette carrière-là. Il y avait un grand poste de secours que personne n'occupait. Tout de suite, avec les camarades, nous voilà bien installés dans le poste. On était tout mouillé; on n'osait pas trop bouger tellement nous avions froid. Dans un coin je découvre des planches. Je les prends et les apporte aux camarades pour qu'ils les coupent et en fassent du feu; mais on n'avait pas de plaque pour faire le feu. Enfin je dis aux copains : "ne vous faites pas de mauvais sang, je vais en chercher." Je tombe devant la cagna⁴⁹ de mon commandant. Devant sa porte se trouvait un seau en fer(...) Avec la baïonnette nous avons troué le seau et nous avons fait un brasero de tranchée; et comme cela nous avons pu nous chauffer et faire sécher notre linge.

Toute la journée on était autour du feu à l'admirer et chacun racontait un peu sa vie et sa misère de tranchée. L'autre qui a le cafard resta couché dans un coin. En tout les cas, il ne faut jamais penser à ceux qu'on va faucher, car on deviendrait tous fous.

Ce qui nous a fait rigoler c'est de voir courir l'ordonnance du commandant à la recherche du seau! (...)

⁴⁹ l'abri

Vers 6h30 voilà qu'il faut se préparer pour monter aux tranchées de 1^{re} ligne. Nous nous mettons autour de notre feu qu'on ne voulait pas quitter(...) Il faisait un temps doux, mais nous avions froid tout de même (...)

Le commandant de Compagnie nous rassemble et nous dit que nous allions foncer et qu'il comptait sur ses hommes. Il y en a un qui lui a répondu qu'il pouvait compter sur tous ses hommes.

Il était 8h juste quand on commence à partir. Nous prenons les boyaux tout près qui ont à peu près 6 kilomètres de longueur. Nous n'avons pas fait la moitié que se lève un temps terrible: de la grêle et de la pluie (...) Arrivé en 1^{re} ligne on aperçoit les bifins⁵⁰ et les cadavres de tous les côtés et une tranchée toute démolie. Il était 2h du matin. »

« La Journée du 14

Quand nous eûmes fait la relève, je me suis promené dans la tranchée de chez nous toute démolie(...) Je m'orientais, je regardais la direction de l'artillerie, la position, et toujours l'eau tombait(...) Nous étions harassés de fatigue, tout trempé, tout plein de boue (...) Malgré tout on rigolait de se voir dans une pareille situation. Et notre artillerie ne cessait jamais de tirer ! La nuit du 14, nous l'avons passé horriblement. La tranchée avait à peine 1m75; dans des endroits il y en avait pas du tout car l'artillerie allemande l'avait détruite (...)

⁵⁰ argot militaire : soldat de l'infanterie



Tranchée de zouaves avant l'assaut à Verdun
Collection ECPAD

« La Journée du 15 - l'attaque

5h du matin ; il est arrivé un ordre du colonel qu'il fallait nous replier dans la tranchée(...) qui n'existait plus. On était à découvert.

Nos canons faisaient rage de tous les côtés. S'était de la pluie de fer qui tombait chez les Allemands. Il y avait des pièces qui tiraient bien court car nous étions fauchés par notre 75 et ensuite par les obus à l'acrimogène⁵¹ de chez nous. Nous étions obligés de mettre nos masques et nous les avons gardés environ

⁵¹ Lacrymogène

½ heure. On était muselé comme les chiens! S'était terrible de voir cela. Nous avons eu 2 hommes qui eurent les jambes cassées et 1 tué. On voulait aller trouver les artilleurs pour les embrocher à la baïonnette!

Puis tout à coup les allemands se mettent à tirer avec leurs pièces. Ca tombait de tous les côtés! Il y en avait des nôtres qui envoyaient aux boches des torpilles de 240. On aurait dit des poupées qui dansaient dans les airs!

Enfin à 10h, l'heure du départ, l'attaque. On déclanche. Nous voilà partis d'un bond sur la 1^{re} ligne (toute détruite).

On descend dans le ravin.⁵² Nous tombons sur des abris allemands à la 1^{re} ligne. Ils ne voulaient pas sortir. Notre premier soin est de les tuer à coups de grenade et coups de fusil. Une fois la 1^{re} ligne nettoyée, nous voilà repartis en avant tout en rigolant et fumant notre pipe. Chacun crie toujours "En avant, on les aura!"

A peine à 200m, on tombe sur la 2^e ligne qui était composée de fils de fer qui n'était pas bien coupé, des abris et des grandes carrières(...)

Un pauvre zouave allait au-devant de la porte d'un abri pour faire sortir les boches qui se trouvaient dedans. Un cochon d'allemand attrapa son fusil et l'a tiré à bout portant. Le pauvre zouave est tombé et est allé rouler à nos pieds sans dire un mot. La mort avait fait son œuvre. Le pauvre malheureux!

Nous autres, de voir cela, on s'est mis à tout massacrer comme des fous avec une rage terrible. Nous ne savions plus ce que nous faisons! Cette affaire-là a duré une demi-heure. Mais on les a eu: à coups de crosse, à coups de fusil, de grenades. Même les blessés y sont restés!

Une fois que nous fûmes un peu remis, nous repartons en

⁵² Les pentes du Helly où les allemands avaient construit des abris dans lesquels étaient conservées leurs réserves, puis le ravin de la Goulette vers les carrières.

avant, toujours en criant “On les aura!”.

A 60 mètres, nous tombons sur la 3^e ligne. Là, on trouve principalement des crapouillaux⁵³, des abris de mitrailleurs. Ceux-là n’ont pas trop résisté. Mais on les a tous tués de colère.

On a fait là quelques prisonniers: ceux-là, pour qu’on ne les tue pas, ils nous donnaient tout ce qu’ils avaient sur eux. Dans cette affaire-là J’ai récolté une montre en argent que j’ai comme un précieux souvenir. Nous avons eu pitié de ceux-là, car les malheureux tremblaient comme des moustiques! Ils étaient environ 31.

Nous partons de nouveau en avant. Il pleuvait, nous étions tout plein de boue. Mais la joie, voyant que nous faisons du bon travail, nous enlevait la fatigue.

Nous arrivons devant un grand réseau de fil de fer barbelé. Il a fallu les couper pour passer(...) 300 mètres plus loin, il y avait un talus assez élevé et, derrière, des abris des artilleurs, et leurs pièces et de grands dépôts de munitions. Il y en avait... Il y en avait... des caissons d’artillerie, des chevaux attelés... Il y en avait qui n’étaient pas morts. C’était un carnage! Cela se passait vers 4h du soir. Nous primes un tas de matériel; il y avait au moins 15 caissons d’artillerie, plutôt plus que moins; il y avait de grandes fourragères à 4 roues, de grands dépôts de matériel de tranchée et, des obus, il y en avait des milliers.

Vous pouvez croire qu’ils étaient bien organisés! Il y avait des petits rails avec des petits wagonnets qui allaient porter des munitions d’un côté et de l’autre.⁵⁴

Mais la fatigue commençait à nous prendre. Penser que nos camarades allaient être couverts par la neige, ceux qui étaient blessés, c’étaient terrible!

⁵³ Nom familier donné par les poilus au mortier de tranchées de 58mm.

⁵⁴ Depuis décembre 1915, les Allemands avaient minutieusement préparé le terrain de l’offensive : aménagement de voies d’accès pour l’artillerie et les stocks de munitions, constructions de tranchées et d’abris...

L'artillerie s'est établie et l'on a formé les lignes. On a pris les positions dans des trous d'obus, et 2h après, nous sommes repartis en avant avec la 15^e Cie qui faisait une reconnaissance(...)⁵⁵ On a eu quelques blessés et tués.

La neige tombait toujours et nous couvrait dans notre trou car on ne pouvait pas trop bouger. C'était impossible de travailler car on était gelé.

Dans la nuit du 15 nous avons été assez tranquilles. Pour manger, on bouffait des semelles de soulier. De l'eau, nous ne pouvions pas en boire, car un artilleur allemand qui parlait très bien le français nous avait dit que l'eau était empoisonnée et c'était la vérité, car elle était toute jaune de la crémogène⁵⁶. Enfin, on les as eu ! Mais ca n'a pas été sans peine, car cette attaque a été plus dure que celle de Douaumont. »

« Journée du 16

Voilà que les allemands comencent à nous bombarder vers 3h du matin et assez sérieusement. Ca tombait ! Tout de suite on a dit : "Ils préparent la contre-attaque" ⁵⁷. Mais vous pouvez pensez si on leur a passé quelque chose !

Vers 7h(...) le 75 a fait un tir de barrage sérieux que les pauvres sautaient de tous côtés. Ils avançaient toujours. On les a reçus à coups de grenades car nos fusils ne marchaient pas du tout. Alors les boches s'en retournent au pas de gymnastique. Ils ont eu des pertes terribles ! Cela a duré jusqu'à 2h de l'après-midi, puis nous avons eu une accalmie. Toute la journée la pluie tombait et fondait la neige. Nous ressemblions à de véritables bêtes. Passer des nuits et des jours sous la neige, la boue.. Il y en

⁵⁵ La reconnaissance en direction du bois de l'Hermitage est stoppée par les tirs adverses. Le régiment progresse en direction des Chambrettes.

⁵⁶ Lacrymogène.

⁵⁷ La contre- attaque allemande du 16 et du 17 sur la ligne Louvemont, Bezonvaux est été très violente. Elle permet à l'ennemi de reprendre la ferme de Chambrettes.

avait beaucoup qui commençait à partir pour les pieds gelés. Les brancardiers ne venaient pas à bout de les transporter. Heureusement que les prisonniers en charriaient beaucoup ; pour cela, ils sont très bons pour les blessés et ils prennent beaucoup de précautions(...) »



« Debout les morts ! »
(Collection famille Arnaud)

« *Journée du 17* »

Dans la journée nous avons été bien tranquilles. Il y a eu quelques obus qui tombaient sur notre ligne, mais pas grand-chose. Il y avait grande lutte d'artillerie. La nuit fût très froide ; il y eut beaucoup de malades et des évacués pour des pieds gelés.⁵⁸ »

⁵⁸ La température avait chuté à -20°. En raison des conditions extrêmes beaucoup d'hommes doivent être évacués pour pieds gelés.

« Journée du 18

Il était 5h du matin quand soudain je sors de mon trou pour aller voir mon copain qui se trouvaient à mes côtés. Je m'aperçois qu'il n'y a personne. Je suis la ligne de la tranchée de trou en trou, et j'en trouve un, par ci-par là. Ils étaient partis, les pauvres, car ils avaient eu les pieds gelés, ou bien malades.

Pour moi aussi, je sentais mes pieds gelés et je ne pouvais pas les bouger. Je commençais à ne presque plus pouvoir marcher. Mais je n'ai pas voulu partir(...) J'allais trouver mon chef de section, avec qui j'étais très bien, et je lui dis qu'il manquait du monde. Il me répondit qu'ils étaient partis à l'ambulance, et qu'il allait venir du renfort. Je retournais dans mon trou avec mon copain Quillin, et je lui dis "Ne perdons pas courage tout de même, on va être renforcé". La nuit se passa. Il faisait un froid terrible. Nous avons notre capote complètement gelée. Elle était raide comme du cuir et toute blanche de gelée.

A 7h le renfort arrivait et prend position à nos côtés. Il commençait à faire jour. Ce matin-là, notre lieutenant, a eu la bonté de faire faire du chocolat chaud(...) Nous étions heureux, ça nous a réchauffés notre petit estomac qui était pris par le froid.

Voilà que nous voyons arriver notre chef de section qui vient nous dire "Il faut se tenir prêt car on va attaquer la ferme des Chambrettes." C'était une ferme qui était environ à 300m que les allemands occupaient. Ils y avaient installé des mitrailleuses.

Nous n'étions pas trop contents, car après tout ce que nous avons fait, les souffrances endurées, il nous fallait attaquer à moitié mort ou gelés. Enfin...

A 9h l'artillerie fait une préparation. A midi, l'on sort et en deux bonds on est dans la ferme. Nous les avons surpris. Nous avons fait une section prisonnière et aussi 6 mitrailleuses. Ils avaient fortifié cette ferme. Elle était très grande. On s'installe

tout de suite pour supporter la contre-attaque.⁵⁹ Mais ils nous ont laissés tranquilles pour cette fois.

Je m'en suis de nouveau bien tiré(...) Cela fut le dernier effort que nous fimes sur les lignes. Nous avons trouvé presque tous les Boches dedans, écrasés par l'artillerie, c'était des mitrailleurs. Les autres, nous les avons fait prisonniers.

La nuit du 18 fut très calme. »

« Journée du 19

Il était minuit quand notre chef de section vient nous dire qu'on était relevé. Quelle joie! On avait rouspété et on voulait plus rester dans ces trous, car nous sentions tous que nous ne pouvions plus marcher(...) Il y a des moments où les heures nous paraissaient des siècles(...)

1h...2h..., enfin 3h, nous apercevons la relève. C'était des bifins. Le guide les amène. Notre chef de section nous dit (d'attendre). Je lui répondis que s'il ne se dépêchait pas, nous on partait seul. On marchait doucement. Nos pieds ne pouvaient pas nous porter(...)

A peine avons nous fait 200 mètres des premières lignes, que nous rencontrons trois blessés, dans des trous, qui ne pouvaient pas marcher du tout. Les malheureux avaient été blessés quand leur Compagnie avait été relevée. Ils voulaient que nous les emportions, mais malheureusement, nous n'avons pas pu car nous avons peine à nous traîner nous-mêmes. Mais, arrivés dans un poste de secours, on est allé trouver le caporal infirmier et nous lui indiquons l'endroit où se trouvaient les blessés.

Il faisait un froid de loup, les obus tombaient de tous les côtés(...) Un camarade a été blessé en traversant le ravin. Lui a été blessé dans un bon endroit, car le poste des bifins était par là,

⁵⁹ A 16h30, les français établissent leur PC dans la ferme reconquise L'objectif est atteint : les forts sont dégagés, les observatoires et les points d'accès sont repris.

pas loin. Nous nous trouvions dans nos 3^e lignes.

On sentait que le courage revenait, car on voyait qu'on allait être sauvés. A force de marcher dans les trous d'obus pleins d'eau, on était méconnaissable: notre capote et le pantalon ne formaient qu'un manteau de boue.

Nous arrivons sur une route. Le jour nous avais surpris dans les lignes. Nous rencontrons des territoriaux et leur demandons où mène cette route. Ils nous répondent gentiment : "Vous n'avez qu'à la suivre, elle vous amène droit à Verdun".

La route n'était qu'un troupeau d'hommes : on marchait d'un côté, de l'autre ; c'était affreux de voir des hommes dans un pareil état.

Enfin, nous arrivons à Verdun ! J'aperçois le cuisinier qui nous attendait pour nous emmener aux cuisines. Il était 9h. Je me mets à manger deux bonnes gamelles de soupe et je m'enfile un bon quart de pinard, car on avait du vin à boire tant qu'on voulait. Puis, je prends un bon morceau de viande avec un nouveau quart de vin, je prends ma pipe et je fume tout en filant un demi-quart de niolle. Il fallait bien cela pour nous remettre un peu!

Le sergent major vient me trouver et me dit "Lucien, il faut tout de suite aller chercher ton sac à 200m d'ici ". Dans Verdun pour aller chercher mon sac avec un gros bâton à la main, je semblais un trimadeur⁶⁰ de route(...) Je ramène mon sac aux cuisines puis, avec les copains on se met à blaguer des malheures que l'on avait eus et de parler un peu des copains qui y sont restés.⁶¹

Verdun, à ce moment-là, n'était qu'un mouvement d'hommes et d'autos. On aurait dit que la ville était de nouveau habitée. Les autos ne faisaient qu'un va et vient, car ils ne

⁶⁰ Vagabond, nomade circulant sur les routes.

⁶¹ Parmi les morts du 4^{ème} zouave, il y avait André ROUSSEL de Cannes, classe 1916, disparu le 11 décembre 1916 à Louvemont.

faisaient que charrier des hommes qui avaient les pieds gelés. Cela a duré presque toute la journée du 19.

Moi, je n'étais pas parti. Je vais mener mon chef de section au poste de secours dans Verdun, tout doucement, avec un autre. En route nous rencontrons un capitaine major qui nous dit : "Vous êtes fatigués mes enfants, mais votre régiment a eu un grand succès et un grand honneur."

Alors moi, je lui réponds "Voyez dans quel état nous sommes! Des jeunes hommes de 20 à 25 ans! Quant à l'honneur, ça ne nous rapporte pas beaucoup! Ca nous rapporte qu'il y en a les 3/4 qui auront les pieds gelés."

Il a été sot de voir que je lui répondais comme cela! Il n'a plus dit mot et j'ai de nouveau filé ma route. Mon chef de section était bleu de voir de la façon que je parlais à un capitaine!

(...) Au poste de secours je vais dans les cuisines boire un quart de café (...) Je sens mes jambes faiblir et le pied gauche me faire horriblement mal. Je pose mes guêtres en cuir et je regarde mes jambes. Quelle vision! (...) Mes jambes enflées et des grosseurs dessus! Mon Commandant de Compagnie me voit et me dit : "mais vous êtes fou Arnaud ! (...) Vous allez mener les autres au poste et vous que faites-vous là ?"

Alors, je m'en vais au poste de secours; je pose mes souliers. J'avais des pieds affreux! Ils m'ont fait un pansement et je suis parti tout de suite dans les autos.

Quand j'ai quitté Verdun il ne restait plus que 6 hommes sur 46 que nous étions montés. Presque tout le régiment fut évacué pour les pieds gelés (...) Et maintenant je me trouve à Troyes s/ Aube, dans un bon plumard (...)

Ma chère famille, je termine mon récit qui est très long et je pense qu'il vous fera bien plaisir.

Récit fait par le zouave Arnaud Lucien, combattant de Verdun. Après avoir fait toutes les attaques de Verdun et ayant 27 mois de front, résolu à être évacué sur Troyes s/Aube pour pieds gelés. Première évacuation de toute ma Campagne de guerre jusqu'ici et ayant participé à toutes les attaques que son régiment a fait.

Mes chers Parents je m'empresse de vous envoyer cette petite lettre qui vous fera sûrement plaisir(...) Et au moins je vous recommande de ne pas vous inquiéter pour moi, car je vais très bien surtout.

Recevez de votre petit zouzou ses meilleures caresses et baisers, sans oublier mes frères et sœurs.

ARNAUD Lucien »

Le succès est là, mais à quel prix ! Le régiment a perdu 75% de son effectif et les rescapés sont tous dans un état atroce : ils ont «les pieds gelés » !

Le capitaine Pourailly du 283^e RAL qui a vu, le 19 décembre, passer ces « glorieux vainqueurs » s'en retournant à Verdun, décrit ces statues de boue et de glace :

« Les Zouaves ont tout culbuté, mais ces vainqueurs ont été eux-mêmes vaincus par le froid. Ils s'en reviennent, sur une file interminable, par petits paquets, deux par deux. Ils ont enlevé le dessus de leurs souliers, ne gardant que les semelles maintenues avec des étoffes; la plupart vont pieds nus, les pieds enroulés dans leur cache-nez, leur chéchia, leur mouchoir...

Ils avancent, hésitant, titubant, s'appuyant sur leur fusil comme sur une béquille, se soutenant l'un l'autre, se trainant à quatre pattes comme de pauvres bêtes et de cette longue file de silhouettes clopinantes, aux capotes de boue raidies par le gel, aux physionomies noires et sales, tendues par la douleur, pas une

plainte ne s'élève, pas un murmure ne monte. »⁶²

L'une de ces âmes pétrifiées était Lucien Arnaud.

Le 21 décembre, le Lieutenant-colonel RICHAUD pouvait lire à son régiment décimé l'ordre suivant :

« Officiers, Sous-officiers, Caporaux et Zouaves, Soyez fiers mes zouaves ! C'est une double victoire que vous venez de remporter. Vous avez triomphé du Boche, mais vous avez vaincu un ennemi autrement redoutable: la souffrance. C'est comme jadis sur l'Yser, vous aviez à lutter contre la boue sournoise et contre le froid qui paralyse les membres et glace les énergies.

(...) Malgré la boue qui montait jusqu'aux genoux, malgré le froid qui vous torturait jusqu'aux larmes, vous avez foncé sur le Boche et complétant votre précédente victoire, vous l'avez, d'un effort farouche, rejeté à près de 3 kilomètres, tandis que de rapides reconnaissances vous débarrassaient de l'artillerie ennemie.

Après trois jours de lutttes et de souffrance, une poignée des vôtres, entraînée par l'exemple d'un chef vaillant, arrachait au Boche dans un élan superbe la ferme des Chambrettes, son dernier point de résistance (...)

*Mes lascars, vous êtes de fiers et de rudes chasseurs (...)
Après l'Yser, Vaux-le-Chapitre, après Douaumont, après les Chambrettes vous savez comment on force la victoire et comment on bouscule le Boche.*

C'est sous ses joyeux auspices que va s'ouvrir l'année 1917, celle du triomphe, celle qui vous permettra d'affirmer d'éclatante façon votre inlassable dévouement à la Patrie.

A l'aube de l'année nouvelle, mes zouaves, mes amis, je vous souhaite la Victoire, celle qui soumettra la force au droit,

⁶² Capitaine Félix Pourailly du 283^e R.A.L ; in : *La plus grande bataille de l'histoire racontée par les survivants* ; édition du Mémorial : 9^e édition ; 1990

celle qui libèrera notre France chérie, celle qui vous rendra à la tendresse de vos foyers, celle qui nimbera vos drapeaux d'une auréole de gloire.

Je sais que votre courage invincible saura faire de ce souhait une radieuse réalité »

Une troisième citation à l'ordre de l'Armée viendra confirmer cet éloge:

« Dans les journées des 15, 16 et 17 décembre 1916, sous les ordres du Lieutenant-colonel RICHAUD, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui étaient assignés.

S'est maintenu sur un terrain conquis dans une position très en flèche qu'il importait cependant de conserver malgré les pertes et malgré les rigueurs de la température, rendant très pénible le stationnement dans un terrain boueux et glacé.

A fait au cours de cette opération, 1300 prisonniers dont 25 officiers, pris 10 mitrailleuses, 17 canons et un matériel important ». (Ordre Général No 497 de la IV^e Armée, du 2 août 1917.)

Lucien est évacué et, pour lui, c'est la fin des combats ainsi que la certitude d'échapper à la mort. Il séjourne dans divers hôpitaux et centres d'appareillage jusqu'en juin 1918.

D'abord transporté le 23 décembre 1916 à l'hôpital complémentaire n°6 de Troyes, il est ensuite envoyé le 1^{er} février 1917 à l'hôpital militaire de Narbonne, puis à l'hôpital de Lézignan, pour être enfin admis le 2 février 1918 au centre d'appareillage de St-Maurice.

Il est convoqué devant plusieurs commissions de Réforme. Le 21 juin 1918, il est réformé temporaire et perçoit une gratification de 200fr, avant d'être, en 1920, proposé pour un taux temporaire d'invalidité de 20%, puis en mars 1922 pour un taux permanent.

En 1923, avec un taux d'invalidité élevé à 30%, Lucien est maintenu dans le service auxiliaire: il est versé en tant que réserviste au 2^e régiment de Génie de Montpellier, section des commis ouvriers.

Son état s'aggrave, progressivement: il perd tous les orteils du pied gauche et du pied droit.

Un nouveau taux temporaire, ré évalué à 60 % lui est accordé par décision du 7 novembre 1924. Ce taux sera confirmé par une nouvelle commission réunie le 3 avril 1925 à Montpellier, qui le reconnaît « *incurable* » en raison de la mutilation de ses deux pieds.

En décembre 1929, le taux d'invalidité est porté à 90%. En 1933, il est définitivement reformé et son handicap reconnu « *non récupérable* » lui ouvre droit à une pension définitive d'invalidité.

Puis survient une ankylose du genou et de la hanche gauches. Mais une dernière commission de Réforme en septembre 1938 décide que cette maladie, survenue en 1935 « *indépendante de la blessure de Guerre* », est une « *infirmité survenue après 1932 qui ne peut ouvrir droit à pension, ayant été invoquée postérieurement au 31 décembre 1932, c'est-à-dire hors délai prévu par la loi (...)* Considérée comme « *sans relation médicale avec les infirmités ayant ouvert droit à pension (...)* c'est une *infirmité nouvelle qui n'ayant pas été régulièrement constatée ne peut bénéficier des dispositions de la Loi du 9 juillet 1937* »⁶³

Lucien Arnaud a obtenu nombre de distinctions et de décorations à l'image de son régiment :

- Certificat de Bonne Conduite
- Médaille Interalliés, dite de la Victoire

⁶³ Registre matricule AD34/ 1R 1260

« Zouave très courageux, plein d'entrain et d'allant. A participé le 15 décembre 1916 à l'attaque des positions ennemies où il s'est particulièrement distingué par son mépris du danger, ses souffrances et ses privations. A résisté pendant cinq jours dans l'eau, la boue et sous la neige aux tranchées de 1^{ères} lignes.

*Très gravement blessé, atteint aux pieds, n'a consenti à se faire évacuer qu'après la relève de la compagnie. (2 citations antérieures) ».*⁶⁶



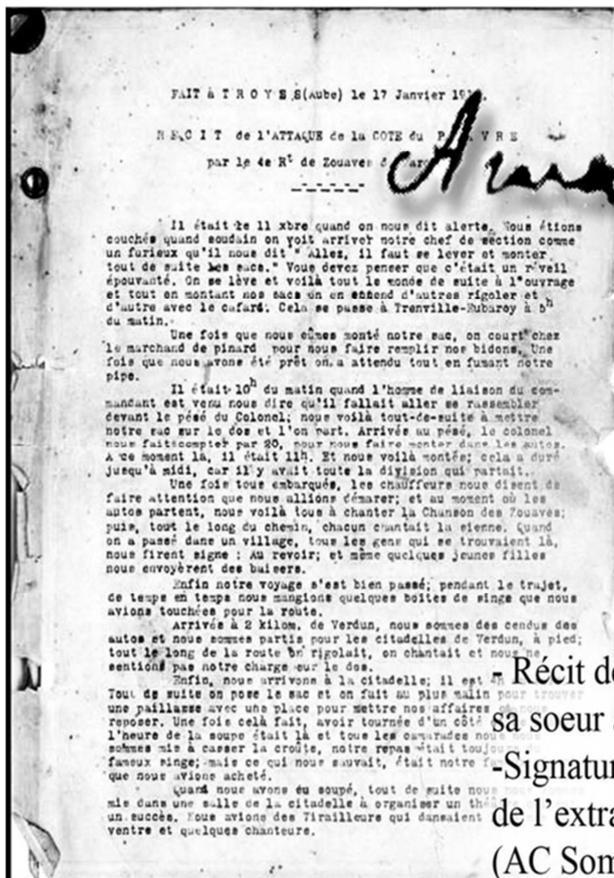
Citations et décorations de Lucien Arnaud
(Collection famille Arnaud)

⁶⁶ Registre matricule AD34 1R/ 1260

Revenu à la vie civile, le 22 juin 1918, à l'âge de 25 ans, il épouse Marie ELDIN de Sommières où il s'installe rue Caudas. Le couple aura huit enfants.

Lucien est employé comme plombier à l'usine à gaz. C'est toujours comme plombier qu'il travaille à l'usine de Mèze. Il revient à Sommières où il décède à son domicile, 13 rue de la Monnaie, le 6 février 1953 à l'âge de 60 ans.

Il est enterré au cimetière de Sommières avec son épouse Marie, décédée, elle, en 1991. Certains de leurs descendants vivent encore à Sommières.



Récit de L.Arnaud transcrit par
sa soeur après la guerre.(coll.famille Arnaud)
-Signature de L.Arnaud apposée au bas
de l'extrait de naissance de sa fille Lucienne.
(AC Sommières, Etat civil).

En guise de conclusion :

Né en 1893, Lucien fait partie des premières générations formées à l'école de Jules Ferry. Mais l'écriture n'était pas une préoccupation principale dans une vie d'ouvrier artisan.

Cependant, précipité dans l'enfer de la guerre, il ressent l'impérieux besoin de raconter son vécu hallucinant, au jour le jour, presque heure par heure. Il tient absolument à partager son douloureux quotidien de poilu et à en faire ressentir autant que faire se peut les dangers, les incertitudes et les misères... Et, à son insu, il adopte une démarche de reporter de guerre.

Au fur et à mesure que les batailles succèdent aux batailles, comme pressé par une urgence absolue, il écrit de plus en plus rapidement, de plus en plus fiévreusement. Précipité au cœur de l'ensauvagement, il devient un guerrier qui connaît la violence des luttes sans merci et dont la Mort est la compagne quotidienne. Écrire sous la mitraille l'aide à exorciser la peur et à supporter l'insupportable. Blessé, les pieds gelés, il écrit encore sur son lit d'hôpital, livrant un témoignage poignant de la vie au front où chaque homme n'est jamais qu'un mort en sursis.

En dépit des atrocités vécues, de l'enfer des tranchées où les soldats ont frôlé la folie, Lucien qui montait à l'assaut en criant "Courage, on les aura!" n'a jamais douté de la Victoire. Son patriotisme et la croyance dans le bien-fondé de son action l'y ont aidé.

Il est avec les autres poilus le vrai vainqueur de Verdun : le Poilu, épuisé, hâve, hagard, paquet de hardes et de boue, que l'on ne voulait pas recevoir à l'arrière à cause de sa crasse, de ses poux et de ses mauvaises manières. Ces poilus que la guerre déshumanisait ont tenu à Verdun et se sont battus stoïquement jusqu'au sacrifice suprême. Ils avaient l'apparence de l'humilité quotidienne, mais la Guerre a révélé qu'ils étaient de grands hommes.



Lucien Arnaud

Il porte la croix de guerre avec 3 étoiles de bronze et la fourragère.
(Collection famille Arnaud, sans date)

Sources. Bibliographie. Webbographie :

- Archives de Monsieur Aimé ARNAUD, Villevieille, fils de Lucien.

- Site « Mémoire des Hommes »

[http:// www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr](http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr):

- Journaux des unités engagées dans la première Guerre Mondiale. (JMO du 4^e Régiment de Marche de Zouaves. SHDGR 26N 839)

- Historiques régimentaires des unités engagées dans la première Guerre Mondiale.

- Général Von Deimling : Souvenirs de ma vie, du temps jadis aux temps nouveaux (Aubier Montaigne 1931)

- Guides illustrés Michelin des champs de bataille:

- Ypres et les batailles d'Ypres (Michelin 1921)

- Verdun, Argonne et Metz (Michelin 1926)

- Jacques-Henri Lefebvre : Verdun, La plus grande bataille de l'histoire racontée par les survivants (édition du Mémorial)

- Jean Yves Le Naour: 1916, l'Enfer (Perrin 2014)

- Pierre Miquel: Mourir à Verdun (Taillandier 1995)

- Antoine Prost et Gerd Krumeich : Verdun 1916, une histoire franco-allemande de la bataille (De Noyelles 2015)

Remerciements à Madame Cécile Farret, des Archives communales de Sommières qui nous a communiqué la correspondance et les documents concernant Lucien Arnaud. Sans son aide précieuse, cette étude n'aurait pas vu le jour.

